BOOKSTACKS CLASSICS

Peines d'amour perdues / Comédie

William Shakespeare (1564-1616)

Français EDITION

BOOKSTACKS EDITION

Publication record

Title	Peines d'amour perdues / Comédie
Author	William Shakespeare (1564-1616)
Translator	François Guizot
Edition	Bookstacks French TEI edition
Published	22 August 2026
Edition ID	shakespeare-loves-labours-lost-fra
Canonical URI	bookstacks.org

Rights and availability

This derived TEI file is made available under the Creative Commons Attribution-ShareAlike 4.0 International License; the Project Gutenberg source is public domain in the United States. View the canonical license terms.

No ISBN has been assigned. The stable Bookstacks edition identifier and canonical URI above serve as the publication record for this digital edition. Bookstacks asserts no additional restriction over this generated PDF beyond the canonical source terms.

Table des matières

Peines d'amour perdues / Comédie 1

Notice sur peines d'amour perdues 3

Acte premier 5

Acte deuxième 26

Acte troisième 38

Acte quatrième 47

Acte cinquième 75

Peines d'amour perdues / Comédie

Note du transcripteur.

Ce document est tiré de :

OEUVRES COMPLÈTES DE
SHAKSPEARE

TRADUCTION DE
M. GUIZOT

NOUVELLE ÉDITION ENTIÈREMENT REVUE
AVEC UNE ÉTUDE SUR SHAKSPEARE
DES NOTICES SUR CHAQUE PIÈCE ET DES NOTES

Volume 5

Le roi Lear.—Cymbeline.—
La méchante femme mise à la raison.
Peines d'amour perdues.—Périclès.

PARIS
A LA LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES AUGUSTINS
1862

PEINES D'AMOUR PERDUES

COMÉDIE

Notice sur peines d'amour perdues

De toutes les pièces contestées à Shakspeare, voici celle que ses admirateurs auraient le plus facilement abandonnée ; cependant cette pièce, imparfaite dans son ensemble et souvent faible dans ses détails, nous paraît un miroir où se réfléchit le véritable langage de la cour d'Élisabeth, cet esprit pédantesque du siècle, ce goût de controverse et de logique pointilleuse qui influait sur le ton de la société des savants comme du beau monde de l'époque.

Malgré ses défauts, la comédie de *Peines d'amour perdues* porte aussi l'empreinte du génie de Shakspeare dans plusieurs scènes et dans la conception de presque tous les personnages. Biron et Rosaline sont l'ébauche des caractères inimitables de Bénédick et de Béatrice dans *Beaucoup de bruit pour rien.* Don Adriano Armado est un fanfaron amusant ; son petit page est bien réellement une *poignée d'esprit* ; Nathaniel le curé, Holoferne le magister, donnent aussi lieu à plus d'une scène comique et originale. Il n'est pas jusqu'à Dull le constable, et Costard le paysan, qui ne contribuent à faire trouver grâce à cette pièce, qui appartient, selon toute apparence, à la jeunesse de Shakspeare.

Douce suppose que Shakspeare a emprunté le sujet de cette pièce à un roman français, et qu'il l'a placée en 1425 environ. Il est difficile d'établir d'une façon positive l'année de la composition de cette comédie, mais il est certain qu'elle a été écrite de 1587 à 1591.

PERSONNAGES

FERDINAND, roi de Navarre.
BIRON,)
LONGUEVILLE,) seigneurs attachés
DUMAINE,) au roi.

BOYET,) seigneurs à la suite de la
MERCADE,) princesse de France.
DON ADRIEN D'ARMADO, original espagnol.
NATHANIEL, curé.
HOLOFERNE, maître d'école.
DULL, constable.
COSTARD, paysan bouffon.
MOTH, page de don Adrien d'Armado.
UN GARDE DE LA FORÊT.
LA PRINCESSE DE FRANCE.
ROSALINE,)
MARIE,) dames à la suite de la
CATHERINE,) princesse de France.
JACQUINETTE, jeune paysanne.
OFFICIERS ET SUITE DU ROI ET DE LA PRINCESSE.
La scène se passe dans le palais du roi de Navarre et dans les environs.

Acte premier

Scène I

N
[*avarre*] Un parc avec un palais.
[LE ROI FERDINAND, BIRON, LONGUEVILLE *ET* DUMAINE.]

LE ROI
Que la Renommée, objet de la poursuite de tous les hommes pendant leur vie, reste gravée sur nos tombeaux d'airain et nous honore dans la disgrâce de la mort ! En dépit du temps, ce cormoran qui dévore tout, un effort, pendant l'instant où nous respirons, peut nous conquérir un honneur qui émoussera le tranchant de sa faux, et fera de nous les héritiers de toute l'éternité. Courage donc, braves vainqueurs, car vous l'êtes, vous qui faites la guerre à vos propres passions, et qui combattez l'immense armée des désirs du monde.–Notre dernier édit subsistera dans toute sa force, la Navarre deviendra la merveille du monde ; notre cour sera une petite académie, adonnée au repos et à la contemplation. Vous trois, Biron, Longueville et Dumaine, vous avez fait serment de vivre avec moi pendant trois ans, compagnons de mes études, et d'observer les statuts qui sont rédigés dans cette cédule : vos serments sont prononcés ; maintenant signez, et que celui qui violera le plus petit article de ce règlement voie son déshonneur écrit de sa propre main. Si vous êtes armés de courage pour exécuter ce que vous avez juré, signez votre grave serment, et observez-le.

LONGUEVILLE
Je suis décidé : ce n'est qu'un jeûne de trois ans ; si le corps souffre, l'âme jouira. Les panses trop bien remplies ont de pauvres cervelles, et les mets succulents, en engraissant les côtes, ruinent entièrement l'esprit.

DUMAINE
Mon aimable souverain, Dumaine se mortifiera ; il abandonne aux vils esclaves d'un monde grossier ses plaisirs plus grossiers encore : je renonce et je meurs à l'amour, à la richesse et aux grandeurs, pour vivre en philosophe avec eux et vous.

BIRON
Je ne puis que répéter à mon tour la même protestation. J'ai déjà fait les mêmes voeux, mon cher souverain : j'ai juré de vivre, d'étudier ici trois années. Mais il y a d'autres pratiques rigides, comme de ne pas voir une seule femme jusqu'à ce terme, article qui, j'espère, n'est pas enregistré dans l'acte ; de ne goûter d'aucune nourriture durant un jour entier de la semaine, et, les autres jours, de ne manger que d'un seul mets, autre point qui, j'espère, ne s'y trouve pas non plus ; et encore de ne dormir que trois heures par nuit, sans jamais être surpris les yeux assoupis dans le jour (tandis que moi, ma coutume est de ne jamais songer à mal toute la nuit, et même de changer en nuit la moitié du jour), troisième clause qui, j'espère, n'est pas non plus mentionnée dans l'écrit. Oh ! ce sont là des tâches bien arides, trop pénibles à remplir : ne pas voir les dames, étudier, jeûner et ne pas dormir !

LE ROI
Votre serment de vous abstenir de ces trois points est prononcé.

BIRON
Permettez-moi de répondre non, mon souverain. J'ai simplement juré d'étudier avec Votre Altesse, et de passer ici à votre cour l'espace de trois ans.

LE ROI
Biron, avec cet article, vous avez juré les autres aussi.

BIRON
Par oui et par non, mon prince ; alors mon serment n'était pas sérieux.– Quel est le but de l'étude ? Apprenez-le-moi.

LE ROI
Quoi ! c'est de savoir ce que nous ne saurions pas sans elle.

BIRON
Voulez-vous parler des connaissances cachées et interdites à l'intelligence ordinaire ?

LE ROI
Oui ; telle est la divine récompense de l'étude !

BIRON
Allons, je veux bien jurer d'étudier, pour connaître la chose qu'il m'est interdit de savoir.–Par exemple, je veux bien étudier pour savoir où je pourrai dîner, lorsque les festins me seront expressément défendus. Et encore, pour savoir où trouver une belle maîtresse, quand les belles seront cachées à mes yeux. Ou bien, m'étant lié par un serment trop difficile à garder, je veux bien étudier l'art de l'enfreindre sans manquer à ma foi. Si tels sont les fruits de l'étude, et qu'il soit vrai qu'elle apprenne à connaître ce qu'on ne savait pas avant, je suis prêt à faire le serment, et jamais je ne me rétracterai.

LE ROI
Vous venez justement de citer les obstacles qui détournent l'homme de l'étude, et qui donnent à nos âmes le goût des vains plaisirs.

BIRON
Sans doute, tous les plaisirs sont vains : mais les plus vains de tous sont ceux qui, acquis avec peine, ne produisent pour fruit que la peine ; comme de méditer péniblement sur un livre, pour chercher la lumière de la vérité, tandis que son éclat perfide ne sert qu'à aveugler la vue éblouie. La lumière, en cherchant la lumière, enlève la lumière à la lumière. Ainsi, les yeux perdent la vue avant de trouver une faible lueur dans les ténèbres. Étudiez-moi plutôt comment on peut charmer ses yeux, en les fixant sur des yeux plus beaux, qui, s'ils les éblouissent, servent du moins d'étoiles à l'homme qu'ils ont aveuglé. L'étude ressemble au radieux soleil des cieux, qui ne veut pas être approfondi par d'insolents regards : ces infatigables travailleurs n'ont jamais rien gagné qu'un vil renom fondé sur les livres d'autrui. Ces parrains terrestres des astres du ciel, qui donnent un nom à chaque étoile fixe, ne retirent pas plus de fruit de leurs brillantes nuits, que ceux qui se promènent à leur clarté sans les connaître : trop savoir, c'est ne connaître que la gloire, et tout parrain peut donner un nom.

LE ROI
Comme il est savant en arguments contre la science !

DUMAINE
Il est fort instruit dans l'art d'empêcher les autres de s'instruire.

LONGUEVILLE
Il sarcle le bon grain et laisse croître l'ivraie.

BIRON
Le printemps est proche, quand les oisons couvent.

DUMAINE
Et la conséquence, quelle est-elle ?

BIRON
Qu'il faut que chaque chose se fasse en son temps et en son lieu.

DUMAINE
Rien pour la raison.

BIRON
Quelque chose donc pour la rime.

LONGUEVILLE
Biron ressemble à une gelée jalouse, qui attaque les premiers-nés des enfants du printemps.

BIRON
Eh bien ! oui ; et pourquoi l'été se vanterait-il avant d'entendre le chant des oiseaux ? Pourquoi me glorifierais-je de productions prématurées ? A Noël, je ne désire pas plus les roses, que je ne désire la neige dans les jours où Mai se montre émaillé de fleurs nouvelles ; mais j'aime chaque fruit dans sa saison. Quant à vous, il est trop tard maintenant pour étudier : ce serait monter sur le toit de la maison pour en ouvrir la porte.

LE ROI
Eh bien ! quittez-nous, retournez chez vous : adieu.

BIRON
Non, mon gracieux souverain. J'ai fait serment de rester avec vous, et quoique j'aie défendu l'ignorance et la barbarie, par des arguments plus forts que vous ne pouvez en alléguer en faveur de votre céleste science,

je n'en garderai pas moins constamment la parole que j'ai jurée, et je supporterai chaque jour toutes les privations des trois années fixes. Donnez-moi l'écrit, que j'en prenne lecture, et je souscrirai mon nom à ses plus rigoureux décrets.

LE ROI
C'est vous rendre à propos, pour vous racheter de la honte qui allait vous couvrir !

BIRON
[*lisant*] Item. «Que nulle femme ne s'approchera de ma cour, à distance d'un mille.»–Cet article a-t-il été proclamé ?

LONGUEVILLE
Il y a quatre jours.

BIRON
Voyons sous quelle peine.–[*Lisant.*] «Sous peine de perdre la langue.» Qui a décerné cette peine ?

LONGUEVILLE
Hé ! c'est moi.

BIRON
Eh pour quelle raison, cher seigneur ?

LONGUEVILLE
Pour les éloigner de cette cour, par la terreur de cette punition.

BIRON
Voilà une dangereuse loi contre l'urbanité. [*Lisant.*] Item. «Si un homme est surpris parlant à une femme dans l'espace de ces trois années, il subira l'ignominie publique que toute la cour jugera à propos d'infliger.» Pour cet article, vous le violerez vous-même, mon souverain ; car, vous savez bien qu'ici vient en ambassade la fille du roi de France, pour vous parler à vous-même.–Une jeune princesse pleine de grâce et de majesté ! Elle vient traiter avec vous de la cession de l'Aquitaine à son père, vieillard décrépit, infirme, et détenu dans son lit. Ainsi, c'est un article fait en vain, ou c'est en vain que cette illustre princesse vient à votre cour.

LE ROI
Qu'en dites-vous, seigneurs ? Cela a été tout à fait oublié.

BIRON
C'est ainsi que l'étude est toujours en défaut ; tandis qu'elle s'occupe de ce qu'elle voudrait acquérir, elle oublie de faire ce qui est nécessaire ; et lorsqu'elle atteint l'objet qu'elle poursuit avec le plus d'ardeur, c'est une conquête qui ressemble à celle d'une ville incendiée : aussitôt gagnée, aussitôt perdue.

LE ROI
Nous sommes contraints de violer ce décret ; mais c'est la nécessité qui nous force à souffrir ici le séjour de la princesse.

BIRON
La nécessité nous rendra tous mille fois parjures dans l'espace de ces trois années, car chaque homme naît avec ses penchants, qui ne sont jamais domptés par la violence, mais toujours par une grâce spéciale.– Si je viole ma foi, mon apologie sera cette excuse : je ne me suis parjuré que par la force de la nécessité ; aussi je souscris mon nom sans réserve à ces lois, et je consens que celui qui les enfreindra dans la moindre partie en soit puni par une honte éternelle : les tentations sont pour les autres comme pour moi ; mais je crois, malgré la répugnance que je montre, que je serai encore le dernier à violer mon serment.–Mais n'y a-t-il aucune récréation qui soit permise ?

LE ROI
Oui, il y en a : notre cour, vous le savez, est fréquentée par un illustre voyageur d'Espagne. Cet homme possède toutes les belles manières du monde : sa tête est une mine de phrases. Un homme dont l'oreille est flattée du son de ses vaines paroles, comme de l'harmonie la plus ravissante ; homme, au surplus, d'une politesse accomplie, et que le juste et l'injuste semblent avoir choisi pour être l'arbitre de leurs disputes. Cet enfant de l'imagination, ce sublime Armado, dans les intervalles de nos études, nous racontera, en termes pompeux, les prouesses de maints chevaliers de l'Espagne basanée, qui ont péri dans les querelles du siècle.–A quel point il vous amuse, messieurs, c'est ce que j'ignore ; mais pour moi, je proteste que j'aime beaucoup à l'entendre mentir, et je le ferai entrer dans la troupe de mes ménétriers.

BIRON
Armado ! c'est un des plus illustres mortels : un homme à mots nouvellement raffinés, le vrai chevalier de la mode !

LONGUEVILLE
Ce bouffon de Costard et lui feront notre divertissement. Ainsi donc, à l'étude, trois ans sont vite passés.

[*Entrent* DULL *et* COSTARD *tenant une lettre.*]

DULL
Quelle est la personne du duc ?

BIRON
Le voici, l'ami ; que veux-tu ?

DULL
Je représente moi-même sa personne, car je suis un officier de police ; mais je voudrais voir sa personne propre en chair et en os.

BIRON
Voilà le duc.

DULL
Le seigneur Arme... Arme... vous salue : il y a de vilaines choses sur le tapis ; cette lettre vous en dira davantage.

COSTARD
Monsieur, le contenu [1] de cette lettre me touche aussi, moi.

LE ROI
[*prenant la lettre*] Une lettre du magnifique Armado !

BIRON
Quelque mince qu'en soit le sujet, j'espère, par la grâce de Dieu, de sublimes paroles.

LONGUEVILLE
Beaucoup d'espérances pour peu de choses ! Dieu veuille nous donner la patience.

BIRON
D'écouter ou de nous abstenir d'écouter.

LONGUEVILLE
D'écouter patiemment, monsieur ; et de rire modérément ; ou de nous abstenir de l'un et de l'autre.

1. Jeu de mots intraduisible sur contents, contenu, et contempt, mépris.

BIRON
Allons, monsieur, ce sera comme le style de la lettre nous montera l'humeur à la gaieté.

COSTARD
La matière, monsieur, me regarde, comme concernant Jacquelinette. La forme en est que j'ai été pris sur le fait.

BIRON
Sur quel fait ?

COSTARD
Dans le fait et dans la forme[2] qui suivent, monsieur, trois choses à la fois : j'ai été vu avec elle dans la maison de la ferme, assis avec elle, et surpris à la suivre dans le parc ; lesquelles choses, mises ensemble, sont dans le fait et la manière suivantes.–A présent, monsieur, quant à la manière... c'est la manière dont un homme parle à une femme, pour la forme... en quelque forme.

BIRON
Et la suite, l'ami ?

COSTARD
La suite sera comme sera la correction qu'on me donnera, et Dieu veuille protéger la bonne cause !

LE ROI
Voulez-vous écouter la lettre avec attention ?

BIRON
Comme nous écouterions un oracle.

COSTARD
Telle est la simplicité de l'homme, d'écouter les penchants de la chair.

LE ROI
[*lit*] «Grand lieutenant, illustre vice-roi du firmament, et seul dominateur de la Navarre, Dieu terrestre de mon âme, et patron nourricier de mon corps.

COSTARD
Il n'y a pas encore là un mot de Costard.

2. Manner et form. Jeux de mots qui n'existent que dans l'anglais.

LE ROI
[*lisant*] «Il est de fait...

COSTARD
Cela peut être ainsi ; mais s'il dit que cela est ainsi, il n'est, lui, à dire vrai, qu'ainsi [3]...

LE ROI
Paix [4] !

COSTARD
Soit à moi et à tout homme qui n'ose pas se battre !

LE ROI
Pas le mot.

COSTARD
Pas le mot des secrets des autres, je vous en prie.

LE ROI
[*continuant de lire*] «Il est de fait qu'affligé d'une mélancolie de couleur noire, j'ai recommandé la sombre et accablante humeur qui m'enveloppait à la médecine salutaire de votre air qui donne la santé ; et comme je suis un gentilhomme, je me suis mis à me promener. L'heure, laquelle ? Vers la sixième heure, lorsque les animaux paissent du meilleur appétit, que les oiseaux becquettent le mieux le grain, et que les hommes sont assis pour prendre ce repas que l'on nomme le souper : voilà pour le temps. Maintenant le sol, je veux dire le sol sur lequel je me promenais, il est enclos de murs : c'était votre parc. A présent, venons à l'endroit ; je veux dire l'endroit où j'ai rencontré cet événement obscène et des plus monstrueux, qui tire aujourd'hui de ma plume, blanche comme la neige, l'encre de couleur d'ébène, que vos yeux voient, contemplent, parcourent ou regardent ici. C'est là au nord-nord-ouest et au coin ouest de votre jardin aux curieux détours que j'ai vu ce berger à l'âme basse ; ce misérable ver qui sert à votre divertissement.

COSTARD
C'est moi.

3. Le genre d'esprit de Costard est principalement de tirer des propositions précédentes des conséquences contradictoires et absurdes.

4. Paix, absence de bruit, ou absence de guerre. Costard s'attache au dernier sens.

LE ROI
[*continuant*] «Cette âme illettrée et bornée.

COSTARD
C'est moi.

LE ROI
[*continuant*] «Cet insipide vassal.

COSTARD
C'est encore moi.

LE ROI
[*continuant*] «Qui, autant que je m'en souviens, se nomme Costard.

COSTARD
Oh ! c'est bien moi.

LE ROI
[*continuant*] «En compagnie et en tête-à-tête, contre le statut formel de votre édit et de votre loi promulguée, avec... avec... Oh ! avec... mais je souffre de dire avec qui.

COSTARD
Avec une fille.

LE ROI
[*continuant*] «Avec un enfant de notre grand-mère Ève, une femelle, ou pour me faire comprendre de votre âme délicate, une femme. Mû par l'aiguillon de mon devoir toujours respecté, je vous l'ai envoyé, pour recevoir le lot de sa punition, sous la garde d'un officier de votre noble Altesse, Antoine Dull, homme de bonne renommée, de bonne conduite, de bonne réputation, et fort considéré.

DULL
C'est moi, sous le bon plaisir de Votre Altesse ; je suis Antoine Dull.

LE ROI
[*continuant*] «Quant à Jacquinette (c'est ainsi qu'on appelle le vase le plus faible, que j'ai surpris avec le berger susdit), je la garde comme un vase dévoué à la fureur de votre loi ; et, au moindre signal de votre illustre volonté, je la mènerai subir son procès. Je suis à vous, dans toutes les formalités de l'ardeur brûlante d'un zèle dévoué,
«Don Adrien d'ARMADO.»

BIRON
Cette lettre n'est pas en aussi bon style que je l'attendais, mais c'est le plus menteur que j'aie jamais entendu.

LE ROI
Oui, le meilleur pour le pire.–Mais, toi, coquin, que réponds-tu à cela ?

COSTARD
Seigneur, je confesse la fille.

LE ROI
As-tu entendu la proclamation de mon édit ?

COSTARD
Je confesse que je l'ai beaucoup entendue, mais aussi que j'y ai fait fort peu d'attention.

LE ROI
On a publié la peine d'un an de prison pour quiconque serait surpris avec une fille.

COSTARD
Je n'ai pas été pris avec une fille, seigneur, j'ai été pris avec une damoiselle.

LE ROI
Eh bien ! l'édit porte aussi une damoiselle.

COSTARD
Ce n'était pas une damoiselle non plus, seigneur : c'était une vierge.

LE ROI
Cela a été défendu aussi. L'édit porte aussi une vierge.

COSTARD
Si cela est, je nie sa virginité : j'ai été pris avec une pucelle.

LE ROI
Cette pucelle ne te servira pas, l'ami.

COSTARD
Cette pucelle me servira, sire.

LE ROI
Allons, je vais prononcer la sentence : tu jeûneras une semaine entière

au pain bis et à l'eau.

COSTARD
J'aimerais mieux prier un mois avec du mouton et du poireau.

LE ROI
Et don Armado sera ton gardien.–Biron, ayez soin qu'il lui soit livré.–Et nous, chers seigneurs, allons mettre en pratique ce que nous avons réciproquement juré d'observer par un serment si solennel.

[LE ROI *sort avec* LONGUEVILLE *et* DUMAINE.]

BIRON
Je gagerais ma tête contre le chapeau du premier honnête homme, que ces serments et ces lois deviendront un objet de mépris.–[*A* COSTARD.] Allons, drôle, marchons.

COSTARD
Je souffre pour la vérité, monsieur, car il est très-vrai que j'ai été pris avec Jacquinette, et que Jacquinette est une vraie fille ; et ainsi donc, que la coupe amère de la prospérité[5] soit la bienvenue ! L'affliction pourra un jour me sourire encore, et jusqu'à ce moment reste avec moi, douleur.

[*Ils sortent tous deux.*]

Scène II

[*La maison d'*ARMADO.]

[ARMADO *avec* MOTH *son page.*]

ARMADO
Page, quel signe est-ce, quand une grande âme devient mélancolique ?

MOTH
C'est un grand signe, monsieur, qu'elle deviendra triste.

5. Bévues mises exprès dans la bouche de Costard.

ARMADO
Quoi ! la tristesse et la mélancolie sont la même chose, mon cher lutin ?

MOTH
Non, non, monsieur ; oh ! non.

ARMADO
Comment peux-tu séparer la tristesse de la mélancolie, mon tendre jouvenceau ?

MOTH
Par une démonstration familière de leurs effets, mon rude seigneur.

ARMADO
Pourquoi dis-tu rude seigneur ? rude seigneur ?

MOTH
Et pourquoi dites-vous tendre jouvenceau ? tendre jouvenceau ?

ARMADO
J'ai dit tendre jouvenceau, comme une épithète qui convient à tes jeunes années, que l'on peut dénommer tendres.

MOTH
Et moi, j'ai dit rude seigneur, comme un titre qui appartient à votre vieillesse, que l'on peut nommer rude.

ARMADO
Joli et convenable.

MOTH
Comment l'entendez-vous, monsieur ? Est-ce moi qui suis joli, et mon propos convenable ; ou mon propos qui est joli, et moi convenable ?

ARMADO
Tu es joli parce que tu es petit.

MOTH
Petitement joli, parce que je suis petit ; et pourquoi *convenable* ?

ARMADO
Convenable, parce que tu es vif.

MOTH
Dites-vous ceci à ma louange, mon maître ?

ARMADO
A ton digne éloge, vraiment.

MOTH
Je vanterai une anguille avec le même éloge.

ARMADO
Quoi ! est-ce qu'une anguille est ingénieuse ?

MOTH
Une anguille est vive.

ARMADO
Je dis que tu es vif dans tes réponses.–Tu m'échauffes le sang.

MOTH
Me voilà payé d'une réponse, monsieur.

ARMADO
Je n'aime pas à être contrarié.

MOTH
Celui qui parle par contradictions, les croix [6] ne l'aiment pas.

ARMADO
J'ai promis d'étudier trois ans avec le duc.

MOTH
Vous pourriez le faire en une heure, monsieur.

ARMADO
Impossible.

MOTH
Combien fait *un* répété trois fois ?

ARMADO
Je sais mal compter : c'est le talent d'un garçon de cabaret.

MOTH
Vous êtes un gentilhomme, monsieur, et un joueur.

6. Cross, croix, pièce de monnaie.

ARMADO
J'avoue tous les deux ; tous deux sont le vernis qui rend un homme accompli.

MOTH
En ce cas, je suis sûr que vous savez très-bien à quelle somme montent deux as.

ARMADO
Elle monte à un de plus que deux.

MOTH
Ce que le pauvre vulgaire appelle *trois*.

ARMADO
Cela est vrai.

MOTH
Eh bien ! monsieur, n'est-ce que cela à étudier ? En voilà déjà trois d'étudiés avant que vous puissiez cligner l'oeil trois fois ; et combien il est aisé d'ajouter les années au mot *trois*, et d'étudier trois ans en deux mots, le cheval sautant [7] vous le dira.

ARMADO
Une fort belle figure !

MOTH
[*à part*] Pour prouver que vous n'êtes qu'un zéro.

ARMADO
Je t'avouerai là-dessus, que je suis amoureux et de même qu'il est bas à un guerrier d'aimer, de même je suis amoureux d'une fille de bas étage. Si de tirer l'épée contre l'humeur de mon penchant me délivrait de la pensée réprouvée qu'il m'inspire, je prendrais le désir prisonnier, je le rançonnerais et je l'enverrais à quelque courtisan de France pour y nouer quelque nouvelle galanterie. Je regarde comme un opprobre de soupirer : je voudrais abjurer Cupidon. Console-moi, mon enfant ; quels sont les grands hommes qui ont été amoureux ?

MOTH
Hercule, mon maître.

7. Allusion au cheval de Banks, fameux par ses tours.

ARMADO
O doux Hercule !–D'autres autorités, mon cher, d'autres encore ; et qu'ils soient surtout, mon enfant, des hommes de bonne renommée et de bonne façon.

MOTH
Samson, mon maître. C'était un homme d'un port avantageux, d'un port très-robuste, car il porta les portes de la ville sur son dos, comme un portefaix. Et il était amoureux.

ARMADO
O robuste Samson ! ô nerveux Samson ! je te surpasse autant dans le maniement de mon épée, que tu me surpasses dans la force d'emporter les portes. Je suis amoureux aussi.–Quelle était l'amante de Samson, mon enfant ?

MOTH
Une femme, mon maître.

ARMADO
De quelle couleur de peau ?

MOTH
Des quatre à la fois ; ou de trois, ou de deux, ou de l'une des quatre.

ARMADO
Dis-moi au juste de laquelle.

MOTH
D'un vert d'eau, monsieur.

ARMADO
Est-ce là une des quatre ?

MOTH
Oui, monsieur, suivant ce que j'ai lu. Et la meilleure des quatre.

ARMADO
Le vert [8], en effet, est la couleur des amants ; mais avoir une amante de cette couleur... Je trouve que Samson n'avait guère de raison de le faire. Sûrement il l'affectionnait pour son esprit.

8. Le vert du saule.

MOTH
C'était justement pour cela, monsieur ; car elle avait une intelligence verte [9].

ARMADO
Ma maîtresse est du blanc et du rouge le plus pur.

MOTH
Ces couleurs, mon maître, masquent les pensées les plus impures.

ARMADO
Définis, définis, enfant bien élevé.

MOTH
Esprit de mon père, langue de ma mère, assistez-moi !

ARMADO
Tendre invocation d'un enfant ; très-jolie et très-pathétique !
MOTH.
Si une femme est composée de blanc et de rouge
Jamais ses fautes ne seront connues.
Car les fautes engendrent les joues pourpres.
Et la blanche pâleur décèle la crainte.
Ainsi, que votre maîtresse ait des craintes, ou qu'elle mérite le blâme,
Vous ne le connaîtrez pas à la couleur ;
Car toujours ses joues conserveront la couleur
Qu'elles doivent à la Nature.
Voilà de terribles rimes, mon maître, contre le rouge et le blanc !

ARMADO
N'y a-t-il pas, enfant, une ballade du roi et de la mendiante [10] ?

MOTH
Il y a trois siècles environ que le monde était infecté de cette ballade ; mais je crois qu'à présent on ne la trouverait guère, ou, si on la trouvait, elle ne servirait guère ici ni pour les paroles, ni pour la musique.

ARMADO
Je veux composer quelque chose de neuf sur ce sujet, afin de justifier mon écart par quelque autorité imposante. Page, j'aime cette jeune

9. Intelligence verte, c'est-à-dire vive et gaie.
10. Le roi Cophétua et la mendiante. Ballade à laquelle Shakspeare fait de fréquentes allusions.

paysanne que j'ai surprise dans le parc avec cette brute raisonnante de Costard : elle le mérite bien.

MOTH
D'être fustigée. [*A part.*]–Et pourtant elle mérite un plus digne amant que mon maître.

ARMADO
Chante, mon enfant, mon âme languit accablée par l'amour.

MOTH
Et cela est bien étrange, lorsque vous aimez une fille si légère[11].

ARMADO
Chante donc.

MOTH
Attendez que la compagnie soit passée.

[*Entrent* DULL, COSTARD *et* JACQUINETTE.]

DULL
Monsieur, les intentions du duc sont que vous veilliez sur la personne de Costard, et que vous ne lui laissiez prendre aucun plaisir pour prix de sa conduite ; mais qu'il jeûne trois jours de la semaine. Quant à cette damoiselle, je dois la garder dans le parc ; elle aidera la laitière. Adieu.

ARMADO
Ma rougeur me trahit.–Jeune fille ?

JACQUINETTE
Homme ?

ARMADO
J'irai te rendre visite à la loge.

JACQUINETTE
Cela se peut.

ARMADO
Je sais où elle est située.

11. Jeu de mots fréquent sur light, lumière, et light, léger, agile.

JACQUINETTE
O Dieu, que vous êtes savant !

ARMADO
Je te conterai des choses merveilleuses.

JACQUINETTE
Avec cette face ?

ARMADO
Je t'aime.

JACQUINETTE
Je vous l'ai ouï dire ainsi.

ARMADO
Et là-dessus, adieu.

JACQUINETTE
Que les beaux jours vous suivent !

DULL
Allons, venez, Jacquinette.

[DULL *et* JACQUINETTE *sortent.*]

ARMADO
Coquin, tu jeûneras pour tes péchés, avant que tu obtiennes ton pardon.

COSTARD
Allons, monsieur, quand je jeûnerai, j'espère jeûner l'estomac plein.

ARMADO
Tu seras grièvement puni.

COSTARD
Je vous ai plus d'obligations que ne vous en ont vos gens, car ils sont fort légèrement récompensés.

ARMADO
Emmenez ce coquin, enfermez-le.

MOTH
Allons, viens, esclave transgresseur, vite.

COSTARD
Ne me faites pas enfermer, monsieur, je jeûnerai fort bien en liberté.

MOTH
Non, ce serait être lié et délié [12], l'ami, tu iras en prison.

COSTARD
Eh bien ! si jamais je revois les heureux jours de désolation que j'ai vus, il y aura quelqu'un qui verra...

MOTH
Que verra-t-on ?

COSTARD
Rien, monsieur Moth, que ce que l'on regardera. Il ne convient pas aux prisonniers de trop garder le silence dans leurs paroles ; ainsi je ne dirai rien. Je remercie Dieu de ce que j'ai aussi peu de patience qu'un autre homme ; ainsi, je peux rester tranquille.

[MOTH *sort emmenant* COSTARD.]

ARMADO
[*seul*] J'aime jusqu'à la terre qui est basse, où a marché sa chaussure, plus basse encore, conduite par son pied, qui est le plus bas des trois. Si j'aime, je serai parjure, ce qui est une grande preuve de fausseté. Et comment peut-il être sincère, l'amour qui est fondé sur une fausseté ? L'amour est un esprit familier, l'amour est un démon : s'il y a un mauvais ange, c'est l'amour. Et cependant Samson fut tenté de même, et Samson avait une force extraordinaire ; Salomon fut aussi séduit de même, et Salomon avait une grande dose de sagesse. Le trait de Cupidon est trop dur pour la massue d'Hercule, et par conséquent trop fort aussi pour l'épée d'un Espagnol. La première et la seconde cause ne me serviront de rien [13]. Il ne fait pas de cas de l'escrime. Il ne s'embarrasse point du duel : sa honte est d'être appelé un enfant ; mais sa gloire est de vaincre les hommes. Adieu, valeur ! rouille-toi dans le repos, mon épée ! taisez-vous, tambours ! votre maître est amoureux. Oui, il aime. Que quelque dieu des vers impromptus veuille m'assister, car je suis sûr que je deviendrai poëte à sonnets. Esprit, invente ; plume, écris ; car je suis prêt à faire des volumes in-folio.

12. Jeu de mots sur fast, jeûne, et fast, attaché, lié.
13. Voyez la note de la comédie Comme vous voudrez, sur le règlement des duels.

[*Il sort.*]

Acte deuxième

Scène I

T
[*oujours en Navarre*] On voit un pavillon et des tentes à quelque distance.

[LA PRINCESSE DE FRANCE, ROSALINE, MARIE, CATHERINE, BOYET, *SEIGNEURS et suite.*]

BOYET
Maintenant, madame, appelez à votre aide vos plus précieuses facultés. Considérez qui le roi, votre auguste père, envoie, vers qui il envoie, et quel est l'objet de son ambassade ; vous, noble princesse, qui tenez un si haut rang dans l'estime du monde, vous venez conférer avec l'unique héritier de toutes les grandes qualités qu'un mortel puisse posséder, avec l'incomparable roi de Navarre ; et le sujet de votre négociation n'est rien moins que la riche Aquitaine, douaire digne d'une reine. Prodiguez donc aujourd'hui toutes vos grâces, de même que la nature vous a prodigué tous ses dons ; car elle a été avare envers tout le monde, pour n'être libérale qu'envers vous.

LA PRINCESSE
Cher seigneur Boyet, ma beauté, quoique médiocre, n'a pas besoin du fard de vos louanges : la beauté s'estime par le jugement des yeux, et non sur l'humiliant éloge de la langue intéressée à la vanter. Je suis moins fière de vous entendre exalter mon mérite que vous n'êtes ambitieux de passer pour éloquent, en faisant ainsi dépense d'esprit pour mon panégyrique ; mais venons à la tâche dont j'ai à vous charger.–

Digne Boyet, vous n'ignorez pas que la renommée, qui publie tout, a répandu dans le monde le bruit que le prince de Navarre a fait voeu de ne laisser approcher de sa cour silencieuse aucune femme pendant trois années qu'il dévoue à de pénibles études ; il nous paraît donc que c'est un préliminaire convenable, avant de franchir les portes interdites de son domaine, de savoir ses intentions. Et c'est vous que nous chargeons seul de ce message, vous à qui votre mérite inspire l'audace, vous qui êtes l'orateur le plus fait pour persuader. Dites-lui que la fille du roi de France, désirant une prompte expédition pour une affaire importante, sollicite avec instance une conférence particulière avec Son Altesse. Hâtez-vous, annoncez-lui ma demande ; nous attendons ici, comme d'humbles suppliants, sa volonté souveraine.

BOYET
Fier de cet emploi, je pars plein de bonne volonté.

LA PRINCESSE
Tout orgueil est plein de bonne volonté, et le vôtre est tel.

[*Il sort.*]

. Quels sont les ministres dévoués, mes chers seigneurs, qui partagent le voeu de ce prince vertueux ?

UN SEIGNEUR
Longueville en est un, madame.

LA PRINCESSE
Le connaissez-vous ?

MARIE
Je l'ai connu, madame. J'ai vu ce Longueville en Normandie, à la fête du mariage célébré entre le comte de Périgord et la belle héritière de Jacques Faulconbridge. C'est un homme qui passe pour être doué de sublimes qualités ; instruit dans les arts et renommé dans les armes, tout ce qu'il entreprend il l'exécute avec grâce. La seule ombre qui ternisse l'éclat de ses vertus, si l'éclat de la vertu peut souffrir quelque ombre qui la ternisse, c'est un esprit caustique joint à une volonté trop obstinée ; son esprit tranchant a le pouvoir de blesser, et son caractère le porte à n'épargner personne de ceux qui tombent sous sa main.

LA PRINCESSE
Il paraît que c'est quelque courtisan railleur, n'est-ce pas ?

MARIE
C'est ce que répètent ceux qui connaissent le mieux son humeur.

LA PRINCESSE
Ces esprits-là ont la vie courte, ils se flétrissent en grandissant. Quels sont les autres ?

CATHERINE
Le jeune Dumaine, jeune homme accompli, chéri pour sa vertu de tous ceux qui aiment la vertu. Avec le pouvoir de faire le mal, il ne sait jamais en faire : il a assez d'esprit pour rendre aimable un cavalier mal fait et il est assez bien fait pour plaire sans esprit. Je l'ai vu une fois chez le duc d'Alençon : et, d'après tout le bien que j'ai remarqué en lui, l'éloge que j'en fais est fort au-dessous de son mérite.

ROSALINE
Un autre des seigneurs qui se consacrent avec le duc à l'étude y était aussi avec lui, comme on me l'a assuré : on le nomme Biron. Je puis dire que je n'ai jamais eu une heure de conversation avec un homme plus jovial, sans qu'il ait jamais passé les bornes d'une gaieté décente. Son oeil sait faire naître à chaque instant l'occasion de ses saillies ; car chaque objet que son oeil saisit, son esprit sait en tirer une plaisanterie ingénieuse et gaie ; et sa langue, interprète de sa pensée, sait la rendre en termes si choisis et si gracieux, que les vieilles oreilles font l'école buissonnière pour l'écouter, et que les oreilles plus jeunes sont dans l'enchantement, tant son élocution est agréable et rapide.

LA PRINCESSE
Que Dieu bénisse mes femmes ! Sont-elles donc toutes amoureuses, que chacune d'elles prodigue à l'objet de son inclination de si grands éloges ?

MARIE
Voici Boyet.

[BOYET *rentre.*]

LA PRINCESSE
Eh bien ! seigneur, quel accueil recevons-nous ?

BOYET
Le roi de Navarre était déjà informé de votre illustre ambassade, et, avant que je parusse, lui et les courtisans qui partagent son voeu étaient déjà tout prêts à vous accueillir, noble princesse ; mais j'ai appris qu'il

aime mieux vous loger dans les champs, comme un ennemi qui viendrait assiéger sa cour, que de songer à se dispenser de son serment, pour vous introduire dans son palais solitaire. Voici le roi de Navarre.

[*Toutes les dames mettent leurs masques.*]

[*Entrent* LE ROI *de Navarre,* LONGUEVILLE, DUMAINE, BIRON, *Suite.*]

LE ROI
Belle princesse, soyez la bienvenue à la cour de Navarre.

LA PRINCESSE
Belle, je vous renvoie ce compliment, bienvenue, je ne le suis point encore : cette voûte est trop élevée pour être celle de votre palais, et ces champs sont une demeure trop indigne de moi, pour pouvoir me dire la bienvenue.

LE ROI
Vous serez, madame, bien accueillie à ma cour.

LA PRINCESSE
Bienvenue à votre cour ; alors je serai la bienvenue ; daignez donc m'y conduire.

LE ROI
Daignez m'entendre, chère princesse ; je me suis lié par un serment.

LA PRINCESSE
Si le ciel n'assiste pas mon prince, il va se parjurer ?

LE ROI
Non, belle princesse, il ne le ferait pas pour le monde entier, du moins de sa libre volonté.

LA PRINCESSE
Eh bien ! sa volonté le violera ; sa volonté seule, et nulle autre force.

LE ROI
Vous ignorez, princesse, quel en est l'objet.

LA PRINCESSE
Vous seriez plus sage de l'ignorer comme moi, mon prince, au lieu qu'aujourd'hui toute votre science n'est qu'ignorance. J'apprends que Votre Altesse a juré de se retirer dans son palais. C'est un crime de

garder ce serment, mon prince, et c'en est un aussi de le violer. Mais daignez me pardonner. Je débute par trop de hardiesse : il me sied mal de vouloir donner des leçons à mon maître. Faites-moi la grâce de lire l'objet de mon ambassade, et de donner sur-le-champ une réponse décisive à ma demande.

LE ROI
Madame !... [*Elle lui remet un papier.*]–Sur-le-champ, s'il m'est possible de le faire sur-le-champ.

LA PRINCESSE
Vous le voudrez d'autant plus que je pourrai m'éloigner plus tôt ; car si vous prolongez mon séjour ici, vous deviendrez parjure.

[LE ROI *lit les dépêches remises par* LA PRINCESSE *; pendant cette lecture,* BIRON *lie conversation avec* ROSALINE.]

BIRON
[*à* ROSALINE] N'ai-je pas dansé un jour avec vous dans le Brabant ?

ROSALINE
N'ai-je pas dansé un jour avec vous dans le Brabant ?

BIRON
Je le sais très-bien.

ROSALINE
Vous voyez donc combien il était inutile de me faire cette question ?

BIRON
Vous êtes trop vive.

ROSALINE
C'est votre faute de me provoquer par de semblables questions.

BIRON
Votre esprit est trop ardent, il va trop vite, il se fatiguera.

ROSALINE
Il aura le temps de renverser son cavalier dans le fossé.

BIRON
Quelle heure est-il ?

ROSALINE
Il est l'heure où les fous font des questions.

BIRON
Allons, bonne fortune à votre masque.

ROSALINE
Oui, au visage qu'il couvre.

BIRON
Et qu'il vous envoie beaucoup d'amants.

ROSALINE
Soit ; pourvu que vous ne soyez pas du nombre.

BIRON
Non. Eh bien ! adieu.

LE ROI
Madame, votre père offre ici le payement de cent mille écus, et ce n'est que la moitié de la somme que mon père a déboursée dans ses guerres. Mais supposez que lui ou moi nous ayons reçu cette somme entière, que ni l'un ni l'autre nous n'avons reçue, il restera encore dû cent mille autres écus, et c'est en nantissement de cette somme qu'une partie de l'Aquitaine nous est engagée, quoique sa valeur soit au-dessous de cette somme. Si donc, le roi votre père veut seulement nous restituer la moitié de ce qui reste à payer, nous céderons nos droits sur l'Aquitaine, et nous entretiendrons une amitié sincère avec Sa Majesté ; mais il paraît que ce n'est guère là ce qu'il se propose de faire, car il demande ici qu'on lui rembourse cent mille écus ; il ne parle point du payement des cent mille écus qui restent dus, pour faire revivre son titre sur l'Aquitaine ; et nous aurions bien mieux aimé la rendre en recevant l'argent qu'a prêté notre père, que de la garder démembrée comme elle l'est. Chère princesse, si sa demande n'était pas aussi éloignée de toute proposition raisonnable, malgré quelques raisons secrètes, Votre Altesse aurait réussi à me faire céder et s'en retournerait satisfaite en France.

LA PRINCESSE
Vous faites une trop grande injure au roi mon père, et vous faites vous-même tort à la réputation de votre nom, en dissimulant ainsi le remboursement d'une somme qui a été si fidèlement acquittée.

LE ROI
Je vous proteste que je n'ai jamais rien su de ce remboursement ; et si vous pouvez le prouver, je consens à vous rendre la somme ou à vous céder l'Aquitaine.

LA PRINCESSE
Je vous somme de tenir votre parole.–Boyet, vous pouvez produire les quittances données par les officiers particuliers de Charles, son père.

LE ROI
Voyons, donnez-moi ces preuves.

BOYET
Sous le bon plaisir de Votre Altesse, le paquet où se trouvent ces quittances et autres papiers relatifs à cette affaire n'est pas encore arrivé. Demain on les produira sous vos yeux.

LE ROI
Elles suffiront pour me convaincre, et à leur vue je souscris sans difficulté à tout ce qui sera juste et raisonnable. En attendant, recevez de moi tout l'accueil que l'honneur peut, sans blesser l'honneur, offrir à votre mérite reconnu. Vous ne pouvez, belle princesse, être admise dans mon palais, mais ici, dans cette enceinte, vous serez reçue et traitée de manière à vous faire juger que si l'entrée de mon palais vous est interdite, vous occupez une place dans mon coeur. Que vos bontés m'excusent ; je prends congé de vous ; demain nous reviendrons vous faire notre visite.

LA PRINCESSE
Que l'aimable santé et les heureux désirs accompagnent Votre Altesse !

LE ROI
Je vous souhaite l'accomplissement des vôtres, partout où vous serez.

[LE ROI *sort avec sa suite.*]

BIRON
[*à* ROSALINE] Madame, je ferai vos compliments à mon coeur.

ROSALINE
Je vous en prie, dites-lui bien des choses de ma part : je serais bien aise de le voir.

BIRON
Je voudrais que vous l'entendissiez gémir.

ROSALINE
Le fou est-il malade ?

BIRON
Malade au coeur.

ROSALINE
Eh bien ! faites-le saigner.

BIRON
Cela lui ferait-il du bien ?

ROSALINE
Ma médecine dit oui.

BIRON
Voulez-vous le saigner d'un coup d'oeil ?

ROSALINE
Non point[14], mais avec mon couteau.

BIRON
Dieu vous conserve la vie !

ROSALINE
Et qu'il abrège la vôtre !

BIRON
Je n'ai pas de remerciements à vous faire.

DUMAINE
[*à* BOYET, *montrant* ROSALINE] Monsieur, un mot, je vous prie : quelle est cette dame ?

BOYET
L'héritière d'Alençon : son nom est Rosaline.

DUMAINE
Une fort jolie dame ! Adieu, monsieur.

[*Il sort.*]

14. No point, pas de pointe ; et aussi non point, expression française.

LONGUEVILLE
[*à* BOYET] Je vous conjure, un mot : qu'est-ce que c'est que cette dame vêtue en blanc ?

BOYET
Une femme parfaite, et vous l'avez vue à la lumière.

LONGUEVILLE
Peut-être légère[15] à la lumière ; c'est son nom que je demande.

BOYET
Elle n'en a qu'un pour elle ; ce serait honteux de le demander.

LONGUEVILLE
Je vous prie, de qui est-elle fille ?

BOYET
De sa mère, ai-je entendu dire.

LONGUEVILLE
Dieu bénisse votre barbe !

BOYET
Monsieur, ne vous fâchez pas : elle est l'héritière de Faulconbridge.

LONGUEVILLE
C'est une très-aimable dame.

BOYET
Oui, monsieur, cela pourrait être.

[LONGUEVILLE *sort.*]

BIRON
[*à* BOYET] Quel est le nom de cette dame en chaperon ?

BOYET
Catherine, par hasard.

BIRON
Est-elle mariée, ou non ?

15. Encore une équivoque sur light.

BOYET
A sa volonté, monsieur, ou à peu près.

BIRON
Je vous donne le bonjour, monsieur, et adieu.

BOYET
Adieu pour moi, et bonjour pour vous.

[BIRON *sort, et les dames se démasquent.*]

MARIE
Ce dernier, c'est Biron, ce seigneur jovial et folâtre ; chacun de ses mots est une saillie.

BOYET
Et chacune de ces saillies rien qu'un mot.

LA PRINCESSE
Vous avez bien fait de le prendre au mot.

BOYET
J'étais aussi disposé à l'accrocher que lui à m'aborder [16].

MARIE
Peste ! deux vaillants moutons !

BOYET
Et pourquoi pas deux vaisseaux ? Ma douce brebis, nous ne serons moutons que si vous nous laissez brouter sur vos lèvres.

MARIE
Vous mouton, et moi pâturage ; est-ce là toute votre pointe ?

BOYET
Oui, si vous m'accordez le pâturage. [*Il veut l'embrasser.*]

MARIE
Pas du tout, aimable bête ; mes lèvres ne sont pas propriété publique, bien qu'elles soient séparées [17].

16. To grapple et to board, termes de marine.
17. Jeu de mots sur several, séparé, distincteer, terre commune.

BOYET
A qui appartiennent-elles ?

MARIE
A mon destin et à moi.

LA PRINCESSE
Les beaux esprits se querellent, les esprits bien faits s'entendent : la guerre civile des beaux esprits serait bien plus à propos déclarée au roi de Navarre et à ses studieux courtisans ; ici elle est un abus.

BOYET
[*à* LA PRINCESSE] Si mon observation, qui rarement est en défaut et qui suit l'éloquence muette du coeur, exprimée par les yeux, ne me trompe pas, le roi de Navarre est atteint.

LA PRINCESSE
De quoi ?

BOYET
De ce que les amants appellent inclination.

LA PRINCESSE
Votre raison ?

BOYET
La voici : toute son âme s'était retirée dans ses yeux, où perçaient ses secrets désirs. Son coeur, tel qu'une agate, empreint de votre image, et fier de cette empreinte, exprimait son orgueil dans ses yeux. Sa langue, impatiente de parler sans voir, trébuchait en voulant courir à la hâte dans ses yeux. Tous ses sens se sont rendus dans celui-là, pour ne plus faire que regarder la plus belle des belles. Il m'a semblé que tous ses sens étaient contenus dans son oeil, comme des joyaux qu'on offre à un prince dans un cristal pour les lui faire acheter. En vous présentant leur mérite dans le globe où ils étaient enchâssés, ils vous faisaient signe de les acheter sur votre passage. L'admiration était si ardente dans tous les traits de son visage, que tous les yeux voyaient ses yeux enchantés de l'objet de ses regards... Je vous donne l'Aquitaine et tout ce qui appartient à Navarre, si vous lui accordez en ma considération seulement un tendre baiser.

LA PRINCESSE
Allons, regagnons notre tente : Boyet est en train...

BOYET
Oui, d'exprimer en paroles tout ce qu'ont révélé ses yeux. Je n'ai fait que leur prêter une voix qui, je le sais, ne mentira pas.

ROSALINE
Vous êtes un ancien trafiquant en amour, et vous en parlez savamment.

MARIE
Il est le grand-père de Cupidon, et il en sait des nouvelles.

ROSALINE
Vénus ressemblait donc à sa mère, car son père est fort laid.

BOYET
Entendez-vous, aimables folles ?

MARIE
Non.

BOYET
Eh bien ! voyez-vous ?

ROSALINE
Oui, le chemin par où il nous faut nous en aller.

BOYET
Vous en savez trop pour moi.

[*Ils sortent.*]

Acte troisième

Scène I

[*Une autre partie du parc.*]

[*Entrent* ARMADO *et* MOTH.]

ARMADO
Chante, mon enfant, ravis mon sens de l'ouïe.

MOTH
Concolinet [18].

ARMADO
Oh ! l'air charmant ! Va, tendre jeunesse, prends cette clef, élargis le berger de sa prison, et amène-le promptement ici : j'ai besoin de l'employer à porter une lettre à mon amante.

MOTH
Mon maître, voulez-vous gagner le coeur de votre maîtresse par un rigodon français ?

ARMADO
Comment l'entends-tu ? quereller [19] à la française ?

18. Selon toute apparence, il devrait venir là une chanson.
19. Brawl, querelles, et danse. Canary, autre danse.

MOTH
Non, maître accompli, mais fredonnez un air de gigue sur le bout de votre langue ; accompagnez-le de vos pas en dansant une canarie ; animez-le en roulant vos prunelles, soupirez une note, chantez-en une autre, quelquefois une roulade du gosier, comme si vous vouliez avaler l'amour en le chantant, quelquefois du nez, comme si vous preniez une prise d'amour en flairant l'amour ; avec votre chapeau en forme d'auvent sur la boutique de vos yeux ; vos bras en croix sur votre veste légère, comme un lapin à la broche ; ou vos mains dans votre poche, comme un personnage de l'ancienne peinture, en prenant garde de rester trop longtemps sur un même ton, d'abord un fragment et puis un autre.–Voilà les qualités, voilà les gentillesses qui séduisent les jolies filles, lesquelles seraient encore séduites sans tout cela, et qui rendent gens de considération (voyez-vous, gens de considération) ceux qui s'y sont adonnés.

ARMADO
Comment as-tu acquis cette expérience ?

MOTH
Par mon sou d'observation [20].

ARMADO
Mais hélas ! mais hélas !

MOTH
Le pauvre cheval de bois [21] est en oubli.

ARMADO
Appelles-tu ma maîtresse, le cheval de bois ?

MOTH
Non, mon maître ; le cheval de bois n'est qu'un poulain : votre belle est peut-être une haquenée ; mais avez-vous oublié votre maîtresse ?

ARMADO
Oui, je l'avais presque oubliée.

---

20. Allusion à une ancienne pièce qui avait pour titre : Un denier d'esprit.

21. Dans la célébration des fêtes de mai, on habillait des jeunes garçons en filles ou en moines, et ils montaient sur des chevaux de bois, avec des sonnettes et des drapeaux de toutes couleurs. Après la réformation, on abolit ces fêtes, et ceux qui les regrettaient composèrent une épitaphe en l'honneur du cheval de bois.

MOTH
Négligent écolier ! apprenez-la par coeur.

ARMADO
Par coeur et dans le coeur, mon page.

MOTH
Et hors du coeur, mon maître, je prouverai les trois choses.

ARMADO
Que prouveras-tu ?

MOTH
Je prouverai [22] que je suis un homme, si je vis.–Et cela *par*, *dans* et *hors*, dans l'instant. Vous l'aimez *par* coeur, parce que votre coeur ne peut l'approcher. Vous l'aimez *dans* le coeur, parce que votre coeur est en amour pour elle. Et vous l'aimez *hors* de coeur, puisque le coeur vous manque de ne pouvoir la posséder.

ARMADO
En effet, je suis dans ces trois cas.

MOTH
Et trois fois autant, et rien du tout.

ARMADO
Amène ici le berger, qu'il me porte une lettre.

MOTH
Voilà un message bien assorti : un cheval pour être ambassadeur d'un âne.

ARMADO
Ha, ha ! que dis-tu ?

MOTH
Allons, monsieur, il vaudrait mieux envoyer l'âne sur le cheval, car il a l'allure fort lente.–Mais j'y vais.

ARMADO
Le chemin est très-court ; allons, pars.

22. To prove, prouver et devenir.

MOTH
Aussi vite que le plomb, monsieur.

ARMADO
Ton idée, ingénieux jouvenceau ? Le plomb n'est-il pas un métal pesant et lent ?

MOTH
Minimè, mon honorable maître, ou plutôt, non, mon maître.

ARMADO
Je dis, moi, que le plomb est lent.

MOTH
Vous y allez trop vite, monsieur, en disant cela ; est-il lent, le plomb qui est lancé par le canon ?

ARMADO
Belle vapeur de rhétorique ! Il me prend pour un canon ; et le boulet, ce sera lui.–Allons, je t'ai tiré sur ce berger.

MOTH
Allons, faites donc feu, et je vole.

[MOTH *sort.*]

ARMADO
Jouvenceau des plus subtils, plein de volubilité et de grâce !–Par ta bonté, doux ciel, pardonne, il faut que je soupire devant toi ; dure et farouche mélancolie, la valeur te cède le terrain.–Voici mon héraut qui revient.

[MOTH *rentre avec* COSTARD.]

MOTH
Un prodige, mon maître !–Voici une grosse tête[23] avec le tibia brisé.

ARMADO
Quelque énigme, quelque noeud. Allons, ton envoi[24] ; commence.

23. Costard veut dire grosse tête.
24. Mot emprunté du français ; on sait ce qu'est l'envoi d'une Pièce de poésie.

COSTARD
Point d'énigme, point de noeud, point d'envoi. Point de drogues dans le sac, monsieur.–Ah ! monsieur, du plantain, du simple plantain. Point d'envoi, ni de drogues, monsieur ; mais du plantain.

ARMADO
Par la vertu, tu forces le rire, et ton impertinente idée double ma bile.– Le soulèvement de flancs m'excite à des éclats de rire ridicules : ô mes étoiles, pardonnez-moi. Le fou prend-il le *salve* pour l'envoi, et l'envoi pour le *salve*[25] ?

MOTH
Le sage les prend-il pour deux choses différentes ? L'envoi n'est-il pas un *salve* ? un salut.

ARMADO
Non, page, c'est un épilogue ou discours, pour éclaircir quelque chose qui précède et qui a été dit auparavant. Je veux t'en donner un exemple :
Le renard, le singe et l'humble abeille
Formaient un nombre impair, n'étant que trois.
Voilà la moralité, venons à l'envoi.

MOTH
J'ajouterai l'envoi ; répétez la moralité.
MOTH.
Jusqu'à ce que l'oison sortît de la porte,
Et fît cesser l'impair en faisant quatre.
A présent, je vais commencer votre moralité ; et suivez, vous, avec mon envoi.
Le singe, le renard et l'humble abeille
Formaient un nombre impair n'étant que trois.
ARMADO.
Jusqu'à ce que l'oison sortît de la porte,
Et fît cesser l'impair en faisant quatre.
[ARMADO *répète ce qu'il vient de dire.*]

MOTH
Fort bon envoi, qui termine par un oison : en voulez-vous davantage ?

25. Salve, salut, onguent.

COSTARD
Le page lui a vendu un oison qui est plat.–Bien vendu au marché ; c'est être aussi fin qu'un trompeur. Voyons le gros envoi ; oui, c'est une oie grasse.

ARMADO
Viens çà ; allons, comment as-tu commencé ce raisonnement ?

MOTH
En disant qu'une grosse tête avait le tibia brisé, et alors vous avez demandé l'envoi.

COSTARD
Cela est vrai, cela est vrai, et moi, du plantain. Voilà la suite de votre raisonnement.
Donc le page est le gras envoi, l'oison que vous avez acheté, et il a complété le marché [26].

ARMADO
Mais dis-moi comment il y avait un Costard avec le tibia brisé ?

MOTH
Je vais vous l'expliquer d'une manière sensible.

COSTARD
Vous n'avez aucune sensibilité de cela, Moth, je vais dire l'envoi. Moi, Costard, en courant dehors, moi qui étais en sûreté dedans, je suis tombé sur le seuil et me suis brisé le tibia.

ARMADO
Nous ne traiterons plus de cette matière.

COSTARD
Non, jusqu'à ce qu'il y ait plus de matière dans mon tibia.

ARMADO
Ami Costard, je veux t'affranchir.

COSTARD
Oh ! mariez-moi à une Française ; je sens quelque envoi, quelque oie en ceci.

---

26. «Allusion au proverbe : trois femmes et une oie forment un marché. Tre donne ed un' occa fan un mercato.» (STEEVENS.)

ARMADO
Écoute, Costard, par ma chère âme, je suis dans l'intention de te mettre en liberté, en affranchissant ta personne ; tu étais claquemuré, garrotté, captivé, resserré.

COSTARD
Cela est vrai, cela est vrai ; et maintenant vous voulez être ma purgation et me relâcher [27].

ARMADO
Je te donne ta liberté ; je t'élargis de prison, et pour ce bienfait je ne t'impose que cette condition : porte cette missive à la jeune paysanne Jacquinette. Voilà la rémunération. [*Il lui donne quelque argent.*] Car le plus beau fleuron de mon rang honorable est de récompenser ceux qui me servent.–Moth, suis-moi.

MOTH
En façon de suite, moi tout seul.–Seigneur Costard, adieu.

[*Il sort.*]

COSTARD
Ma douce livre de chair humaine ! ma chère petite.–Maintenant je veux regarder à sa rémunération. Rémunération ! oh ! c'est le mot latin qui signifie trois liards.–Trois liards.–La rémunération. Quel est le prix de ce ruban de fil ? un sol.–Non, je vous donnerai la rémunération. Eh bien ! elle l'emporte.–La rémunération ! comment, c'est un plus beau nom qu'une couronne de France [28] ! je ne veux jamais ni vendre, ni acheter sans ce mot.

[*Entre* BIRON.]

BIRON
O mon cher ami Costard, que je suis ravi de te trouver ici !

COSTARD
Je vous prie, monsieur, dites-moi combien de rubans de couleur de chair un homme peut-il acheter pour une rémunération ?

27. Bound et loot.
28. Crown, écu, couronne, et corona Veneris.

BIRON
Qu'est-ce que c'est qu'une rémunération ?

COSTARD
Hé mais, monsieur, c'est un demi-sol et un liard.

BIRON
Oh bien ! c'est trois liards de soie.

COSTARD
Je remercie bien Votre Seigneurie. Dieu soit avec vous.

BIRON
Oh ! reste ici, maraud, j'ai besoin de t'employer.–Si tu veux gagner mes bonnes grâces, mon cher Costard, fais, pour m'obliger, une chose que je te vais recommander.

COSTARD
Quand voulez-vous qu'elle soit faite, monsieur ?

BIRON
Oh ! cette après-midi.

COSTARD
Allons, monsieur, je la ferai ; adieu.

BIRON
Hé mais, tu ne sais pas encore ce que c'est.

COSTARD
Je le saurai bien, monsieur, quand je l'aurai faite.

BIRON
Coquin, il faut que tu saches auparavant ce que c'est.

COSTARD
Je viendrai trouver Votre Seigneurie demain au matin.

BIRON
Il faut que cela se fasse cette après-midi. Écoute, maraud, ce n'est pas autre chose que ceci.–La princesse vient chasser ici dans le parc, et elle a une aimable dame à sa suite. Quand les langues adoucissent leur voix, elles prononcent son nom, et rappellent Rosaline ; demande-la, et songe à remettre dans sa belle main ce secret cacheté.–Voilà ton salaire, va. [*Il lui donne de l'argent.*]

COSTARD
Salaire.–O doux salaire ! il vaut mieux que la rémunération ! Onze sols et un liard valent bien mieux. O le très-doux salaire !–Je le ferai, monsieur, ponctuellement.–Salaire ! rémunération !

[*Il sort.*]

BIRON
Oh ! je suis vraiment amoureux ! moi, qui ai été le fléau de l'amour, le prévôt qui châtiait un soupir amoureux ; un censeur, un constable de gardes nocturnes, un pédant impérieux pour cet enfant, le souverain des mortels, cet enfant, voilé, pleureur, aveugle et mutin ; ce géant-nain, jeune et vieux ! don Cupidon, régent des rimes d'amour, seigneur des bras entrelacés, le monarque légitime des soupirs et des gémissements, le suzerain des paresseux et des mécontents, prince redoutable des jupes, roi des hauts-de-chausses, seul empereur et grand général des appariteurs [29].–O mon petit coeur ! et moi je suis destiné à être caporal dans son armée et à porter sa livrée et ses couleurs, comme le cerceau d'un escamoteur. Quoi ! moi, aimer ! moi, prier ! moi, chercher une épouse ! une femme qui ressemble à une montre [30] d'Allemagne, où il y a toujours à refaire, toujours dérangée, et qui ne va jamais bien, à moins qu'on ne veille à la faire toujours aller bien. Et pourquoi ? pour devenir parjure, ce qui est le pis de tout, et pour être celui des trois qui aime la pire de toutes ; une blanche et folle créature, avec deux boules de poix attachées à sa face en façon d'yeux. Oui, et par le ciel, une femme qui saura tout faire, quand Argus même serait son eunuque et son gardien, moi, soupirer pour elle ! moi, prier pour l'obtenir ! veiller pour elle !–Allons, c'est un fléau dont Cupidon veut m'affliger, pour me punir d'avoir montré trop peu de respect pour son terrible et tout-puissant petit pouvoir. Allons, j'aimerai, j'écrirai, je soupirerai, je prierai, je solliciterai et je gémirai ; il faut bien que les uns aiment madame et les autres Jeanneton.

29. Appariteur, nom de l'officier de l'évêque qui porte les assignations.
30. Watch, guet et montre.

Acte quatrième

Scène I

[*Une autre partie du parc.*]

[LA PRINCESSE, ROSALINE, MARIE, CATHERINE, *SEIGNEURS, suite, et UN GARDE-FORÊT.*]

LA PRINCESSE
Était-ce le roi qui piquait si vivement son cheval et lui faisait gravir cette colline escarpée ?

BOYET
Je ne sais pas bien ; mais je ne crois pas que ce fût lui.

LA PRINCESSE
Quel qu'il fût, il annonçait une âme qui aspire à monter. Allons, nobles seigneurs, nous aurons aujourd'hui notre congé, et samedi nous repartirons pour la France. Garde, mon ami, où est le bois, afin que nous puissions nous y poster et y jouer le rôle de meurtriers ?

LE GARDE
Ici près, sur le bord de ce taillis qui est là-bas : c'est le poste où vous pouvez faire la plus belle chasse.

LA PRINCESSE
Je rends grâces à ma beauté : je suis une belle qui dois tirer, et voilà pourquoi tu dis la plus belle chasse ?

LE GARDE
Pardonnez-moi, madame : ce n'est pas là ce que j'entendais.

LA PRINCESSE
Comment ? comment ? me louer d'abord et ensuite se rétracter ! O courte jouissance de mon orgueil ! Je ne suis donc pas belle ? hélas ! je suis bien malheureuse !

LE GARDE
Oui, madame, vous êtes belle.

LA PRINCESSE
Non, ne te charge plus de faire mon portrait. Un visage sans beauté ne peut jamais être embelli par le pinceau de la louange. Allons, mon fidèle miroir [31], tiens, voilà pour avoir dit la vérité. [*Elle lui donne de l'argent.*] De bel argent pour de laides paroles, c'est payer généreusement.

LE GARDE
Tout ce que vous possédez est beau.

LA PRINCESSE
Voyez, voyez, ma beauté se sauvera par le mérite de mes dons. O hérésie dans le jugement du beau, bien digne de ces temps ! Une main qui donne, fût-elle laide, est sûre d'être louée. Mais allons, donnez-moi l'arc.–Maintenant la bonté va tuer ; et bien tirer est un mal.–Ainsi, je sauverai la gloire de mon habileté à tirer ; car, si je ne blesse pas, ce sera la pitié qui n'aura pas voulu me laisser faire ; et si je blesse, c'est que j'aurai voulu montrer mon habileté, qui aura consenti à tuer une fois, plutôt pour s'attirer des éloges que par l'envie de tuer ; et, sans contredit, c'est ce qui arrive quelquefois. La gloire se rend coupable de crimes détestables, lorsque, pour obtenir la renommée, pour gagner la louange, biens extérieurs, nous dirigeons vers ce but tous les mouvements du coeur, comme je fais aujourd'hui, moi qui, dans la seule vue d'être louée, cherche à répandre le sang d'un pauvre daim, à qui mon coeur ne veut aucun mal.

BOYET
N'est-ce pas uniquement par amour de la gloire, que les maudites femmes aspirent à la souveraineté exclusive, lorsqu'elles bataillent pour être les maîtresses de leurs maîtres ?

31. La princesse s'adresse au garde ; mais Johnson veut voir ici une allusion à la coutume des dames de porter des miroirs à leurs ceintures.

LA PRINCESSE
Oui, c'est uniquement par amour de la gloire ; et nous devons le tribut de nos louanges à toute dame qui subjugue son maître.

[*Entre* COSTARD.]

Voilà un membre de la république [32].

COSTARD
Bien le bonsoir à tous. Je vous prie, laquelle est la princesse qui est la tête de toute la troupe ?

LA PRINCESSE
Tu la reconnaîtras, ami, par les autres qui n'ont point de tête.

COSTARD
Quelle est ici la plus grande, la plus haute dame ?

LA PRINCESSE
La plus grosse, et la plus grande ?

COSTARD
La plus grosse et la plus grande ! Oui ! cela même : la vérité est la vérité. Si votre taille, madame était aussi mince que mon esprit, une des ceintures de ces demoiselles serait bonne pour votre ceinture. N'êtes-vous pas la principale femme ? Vous êtes la plus grosse d'ici.

LA PRINCESSE
Que voulez-vous, l'ami ? que voulez-vous ?

COSTARD
J'ai une lettre de la part de M. Biron pour une dame Rosaline.

LA PRINCESSE
Oh ! donne ta lettre, donne ta lettre : c'est un de mes bons amis. Tiens-toi à l'écart, mon cher porteur.–[*A* BOYET.] Boyet, vous pouvez ouvrir ; brisez-moi ce chapon [33].

BOYET
Je suis dévoué à vos ordres.–Cette lettre est mal adressée : elle n'est pour aucune des dames qui sont ici. Elle est écrite à Jacquinette.

32. Commonwealth.
33. Nous disons un poulet : les Italiens une pollicetta amorosa.

LA PRINCESSE
Nous la lirons, je le jure.–Brisez le cou de la cire[34], et que chacun prête l'oreille.

BOYET
[*lit*] «Par le ciel, que vous soyez belle, c'est une chose infaillible ; c'est une vérité que vous êtes belle ; et la vérité même que vous êtes aimable. Toi, plus belle que la beauté, plus gracieuse que la grâce, plus vraie que la vérité même, prends pitié de ton héroïque vassal. Le magnanime et très-illustre roi Cophétua fixa ses yeux sur la pernicieuse et indubitable mendiante[35] Zénélophon ; et ce fut lui qui put dire à juste titre, *veni, vidi, vici* ; ce qui, pour le réduire en langage vulgaire (ô vil et obscur vulgaire !) signifie : il vint, vit et vainquit ; il vint, un ; il vit, deux ; il vainquit, trois. Qui vint ? Le roi. Pourquoi vint-il ? pour voir. Pourquoi vit-il ? pour vaincre. Vers qui vint-il ? vers la mendiante. Que vit-il ? la mendiante. Qui vainquit-il ? la mendiante. La conclusion est la victoire. Du côté de qui ? du côté du roi. La captive est enrichie. Du côté de qui ? du côté de la mendiante. La catastrophe est une noce. Du côté de qui ? du roi. Non ; du côté de tous les deux en un, ou d'un en deux. Je suis le roi ; car ainsi se comporte la comparaison. Toi, tu es la mendiante, car ton humble situation l'atteste ainsi. Te commanderai-je l'amour ? je le pourrais. Forcerai-je ton amour ? je le pourrais. Emploierai-je la prière pour obtenir ton amour ? c'est ce que je veux faire. Qu'échangeras-tu contre des haillons ? des robes. Contre des brimborions[36] ? des titres. Contre toi ? moi. Ainsi, en attendant ta réponse, je profane mes lèvres sur tes pieds, mes yeux sur ton portrait, et mon coeur sur toutes les parties de toi-même. Tout à toi, dans le plus tendre empressement de te servir.
Don Adriano d'Armado à Jacquinette.»
C'est ainsi que tu entends le lion de Némée rugir contre toi, pauvre agneau, destiné à être sa proie. Tombe avec soumission aux pieds du monarque, et, au retour du carnage, il pourra être d'humeur de se jouer avec toi ; mais si tu résistes, pauvre infortuné, que deviens-tu alors ? La proie de sa rage et la provision de sa caverne.

LA PRINCESSE
De quel plumage est celui qui a dicté cette lettre ? Quelle girouette ! quel coq de clocher ! Avez-vous jamais rien entendu de mieux ?

34. Jeu de mots sur le poulet.
35. Le vrai nom était Pénélophon.
36. Tittles et titles.

BOYET
Je suis bien trompé si je ne reconnais pas le style.

LA PRINCESSE
Je le crois sans peine ; autrement votre mémoire serait bien mauvaise, vous venez de le lire il n'y a qu'un moment.

BOYET
Cet Armado est un Espagnol qui hante ici la cour. Un rêve-creux, un monarcho [37]. Un homme qui sert de divertissement au prince et à ses compagnons d'étude.

LA PRINCESSE
[*à* COSTARD] Toi, l'ami, un mot. Qui t'a donné cette lettre ?

COSTARD
Je vous l'ai dit : monseigneur.

LA PRINCESSE
A qui devais-tu la remettre ?

COSTARD
De la part de monseigneur, à madame.

LA PRINCESSE
De quel seigneur et à quelle dame ?

COSTARD
De monseigneur Biron, mon bon maître, à une dame de France qu'il appelle Rosaline.

LA PRINCESSE
Tu t'es mépris sur l'adresse de cette lettre. Allons, mesdames, partons.– [*A* COSTARD.] Mon ami, cède cette lettre, on te la rendra une autre fois.

[LA PRINCESSE *sort avec sa suite.*]

BOYET
Quel est le galant [38] ?

37. Caractère fantasque du temps, monarque italien, rodomont et insolent.
38. Suitor et shooter. La prononciation fait l'équivoque amant et tireur.

ROSALINE
Vous apprendrez à le connaître.

BOYET
Oui, mon continent de beauté[39].

ROSALINE
Eh bien ! celle qui tient l'arc.–Bien répliqué, n'est-ce pas ?

BOYET
La princesse va tuer des cornes ; mais si vous vous mariez, pendez-moi par le cou, si les cornes manquent cette année ; bien riposté.

ROSALINE
Eh bien ! je suis le tireur.

BOYET
Et quel est votre daim ?

ROSALINE
Si on le choisit aux cornes, c'est vous-même... Ne m'approchez pas ; riposté.

MARIE
Vous disputez toujours avec elle, Boyet ; et elle frappe au front.

BOYET
Mais elle-même est frappée plus bas, l'ai-je bien visée de ce coup ?

ROSALINE
Voulez-vous que je vous attaque avec un vieux proverbe qui dit : «Il était un homme, lorsque le roi Pépin de France n'était encore qu'un petit garçon,» qui visa le but ?

BOYET
Je pourrais vous répliquer par un autre, qui dit : «Il était une femme, lorsque la reine Genièvre de Bretagne n'était qu'une petite fille,» qui visa le but ?
ROSALINE, [*chantant*].
Tu ne peux le toucher, le toucher, le toucher,
Tu ne peux le toucher, bonhomme.
BOYET, [*chantant*].
Si je ne le peux, si je ne le peux,

39. Toi qui contiens, qui possèdes toute la beauté de la terre.

Si je ne le peux, un autre le pourra.

[ROSALINE *et* CATHERINE *sortent.*]

COSTARD
Sur ma foi, cela est bien plaisant ! comme tous deux l'ont ajusté !

MARIE
Un but merveilleusement visé ! car tous deux l'ont touché.

BOYET
Un but ! Oh ! remarquez bien le but ; un but, dit cette dame. Mettez une marque à ce but, pour le reconnaître, si cela se peut.

MARIE
La main est à côté de l'arc : en vérité, la main est hors de la ligne.

COSTARD
Oui vraiment, il faut viser plus près, ou jamais il ne touchera le blanc [40].

BOYET
Si ma main est à côté de la ligne, il y a apparence que la vôtre est dans la ligne.

COSTARD
Alors elle aura gagné le prix, en fendant la cheville du blanc.

MARIE
Allons, allons, vos propos sont trop grossiers. Vos lèvres se salissent.

COSTARD
[*à* BOYET] Elle est trop forte pour vous à la pointe, monsieur. Défiez-la aux boules.

BOYET
Je crains de trouver trop d'inégalités dans le terrain : bonne nuit, ma chère chouette.

[BOYET *et* MARIE *sortent.*]

COSTARD
[*seul*] Par mon âme, un simple berger, un pauvre paysan ! ô seigneur, seigneur ! Comme les dames et moi nous l'avons battu ! Oh ! sur ma vie,

40. Cloud, le blanc que visent les archers, et pin, la cheville qui le soutient en l'air.

excellentes plaisanteries ! Un esprit sale et vulgaire quand il coule si uniment, si obscènement, comme qui dirait, si à propos. Armado d'un côté. Oh ! c'est un élégant des plus raffinés ! Il faut le voir marcher devant une dame et porter son éventail ! Il faut le voir envoyer des baisers ; et avec quelle grâce il lui fait des serments ! et son page de l'autre côté : cette poignée d'esprit ! Ah ! ciel ! c'est la lente la plus pathétique ! «Sol, la, sol, la.»

(O
[*n entend des cris à l'intérieur*] Costard sort en courant.)

Scène II

[DULL, HOLOFERNE *et* NATHANIEL.]

NATHANIEL
En vérité, une fort honorable chasse ! et exécutée d'après le témoignage d'une bonne conscience !

HOLOFERNE
La bête était, comme vous le savez, *in sanguis,* en sang : mûre comme une «pomme d'eau[41]» ; qui pend comme un joyau à l'oreille du *coelum*, c'est-à-dire le ciel, le firmament, l'empyrée ; et tout à coup tombe comme un fruit sauvage sur la face de la *terra*, le sol, le continent, la terre.

NATHANIEL
En vérité, maître Holoferne, vous variez agréablement vos épithètes, comme le ferait un savant pour le moins ; mais je puis vous assurer que c'était un chevreuil de deux ans.

HOLOFERNE
Monsieur Nathaniel, *haud credo.*

DULL
Ce n'était pas un *haud credo*, c'était un petit chevreuil.

41. Espèce de pomme jadis très-estimée.

HOLOFERNE
Voilà une remarque des plus barbares : et cependant une espèce d'insinuation, comme par forme, *in viâ*, en manière d'explication pour *facere* comme qui dirait une réplique ; ou plutôt, *ostentare*, pour montrer, comme qui dirait son inclination ; d'après sa manière mal instruite, mal polie, mal élevée, mal cultivée, mal disciplinée, ou plutôt illettrée ; ou plutôt encore, mal assurée, d'aller insérer là pour un chevreuil, mon *haud credo !*

DULL
J'ai dit que le chevreuil n'était point un *haud credo*, mais un petit chevreuil de trois ans.

HOLOFERNE
Double bêtise renforcée ; *bis coctus* ; ô monstrueuse ignorance, comme tu es difforme !

NATHANIEL
Monsieur, il ne s'est jamais nourri de ces délicates friandises qu'on amasse dans les livres : il n'a point, comme qui dirait, mangé de papier, ni bu d'encre : son intellect n'est point garni de provisions : ce n'est qu'un animal, qui n'est sensible que dans ses parties grossières. Et lorsque nous voyons sous nos yeux ces plantes stériles, cela doit nous inspirer de la reconnaissance (à nous, qui avons du goût et du sens) pour les talents qui fructifient en nous, plutôt qu'en lui ; car il me siérait aussi mal d'être vain, indiscret et insensé, qu'un manant serait déplacé dans une école et au milieu de la science : mais *omne benè*, c'est le sentiment d'un vieux père, que bien des gens supportent la tempête, qui n'aiment pas le vent.

DULL
Vous êtes deux hommes de livres et de science : pouvez-vous, avec tout votre esprit, deviner qui est-ce qui était âgé d'un mois à la naissance de Caïn, et qui aujourd'hui n'a pas encore cinq semaines ?

HOLOFERNE
C'est Dictynna, mon cher Dull : Dictynna, mon cher Dull.

DULL
Qu'est-ce que c'est que Dictynna ?

NATHANIEL
C'est un titre de Phébé, de *luna*, de la lune.

HOLOFERNE
La lune avait un mois lorsqu'Adam n'avait pas davantage, et elle n'avait pas atteint cinq semaines, quand Adam avait ses cent ans : l'allusion a été la même malgré le changement des noms.

DULL
Cela est ma foi vrai. La collusion tient les noms changés.

HOLOFERNE
Dieu veuille corroborer ta capacité ! je dis que l'allusion reste malgré les noms changés.

DULL
Et moi je dis que la *pollusion* est dans le changement de noms, car la lune n'est jamais âgée de plus d'un mois ; et je dis en outre que c'était un petit chevreuil de deux ans que la princesse a tué.

HOLOFERNE
Monsieur Nathaniel, voulez-vous entendre une épitaphe impromptu sur la mort du chevreuil ? Et pour plaire aux ignorants, j'ai appelé le chevreuil que la princesse a tué un *pricket*.

NATHANIEL
Perge, mon digne monsieur Holoferne, *perge* ; comme cela vous abrogerez toute bouffonnerie.

HOLOFERNE
Je m'attacherai un peu à l'allitération, car cela dénote de la facilité.
La digne princesse a percé et abattu un joli daguet [42].
Il en est qui disent que c'est un chevreuil de trois ans, mais ce n'est pas un chevreuil de trois ans tant qu'il n'est pas blessé.
Les chiens aboyèrent : ajoutez une L, un chevreuil sortira du bois.
Daguet, blessé ou chevreuil, le peuple se met à crier : si chevreuil est blessé, alors une L de plus fait cinquante blessures, ô L blessé !
D'un I blessé faites-en cent en ajoutant seulement une L !

NATHANIEL
Rare talent !

42. Ce sonnet, rempli d'équivoques, n'a aucun sens en français : cependant nous n'avons pas cru pouvoir nous dispenser de le traduire.

DULL
Si le talent est une griffe, voyez comme il le déchire avec un talent.

HOLOFERNE
C'est un don que je possède ; fort simple, ah ! fort simple ; un esprit fou, extravagant, plein de formes, de figures, d'images, d'objets, d'idées, d'appréhensions, de mouvements, de révolutions ; et tout cela est engendré dans le ventricule de la mémoire, nourri dans le sein de la *pia mater*[43], et mis au jour à la maturité de l'occasion ; mais ce talent est bon pour ceux dans lesquels il est aigu, et je remercie le ciel de me l'avoir donné.

NATHANIEL
Monsieur, j'en loue Dieu pour vous ; et mes paroissiens pourraient en faire autant ; car leurs garçons sont fort bien élevés par vous, et leurs filles profitent considérablement sous vous. Vous êtes un bon membre de la république.

HOLOFERNE
Meherclè, si leurs garçons ont des dispositions, ils ne manqueront pas d'instruction : et si leurs filles ont de la capacité, je saurai leur insinuer la science ; mais, *vir sapit qui pauca loquitur*, voilà une âme féminine qui nous salue ?

[*Entre* JACQUINETTE *avec* COSTARD.]

JACQUINETTE
Dieu vous donne le bonjour, monsieur Personne[44] !

HOLOFERNE
Monsieur Personne, *quasi* perce-un. Qui est cet un qu'on veut percer ?

COSTARD
Ma foi, monsieur le maître d'école, c'est celui qui ressemble le plus à un tonneau.

HOLOFERNE
Percer un tonneau ! belle invention pour une motte de terre, assez de feu pour un caillou, assez de perles pour un pourceau ; c'est joli, c'est bien.

43. Pie-mère, membrane du cerveau.
44. Ce dialogue est une série d'équivoques comme le sonnet. Elles roulent principalement sur pierson et pierce.

JACQUINETTE
Mon bon monsieur le curé, faites-moi la grâce de me lire cette lettre ; elle m'a été donnée par Costard, et elle m'est envoyée de la part de don Armado. Je vous en prie, lisez-la.

HOLOFERNE
Fauste, precor, gelidâ quando pecus omne sub umbrâ ruminat, et la suite.–Ah ! digne et sublime Mantouan, je puis dire de toi ce que le voyageur dit de Venise :
Vinegia ! Vinegia !
Chi non te vide, ei non te pregia.

V
[*ieux Mantouan ! vieux Mantouan46 ! qui ne t'entend pas, ne t'aime pas*] *Ut, re, sol, la, mi, fa.*–Avec votre permission, monsieur, quel est le contenu de la lettre ? Ou plutôt, comme dit Horace, dans son... Quels sont les vers, mon coeur ?

NATHANIEL
Oui, des vers, monsieur, et de fort savants.

HOLOFERNE
Ah ! que j'en entende une strophe, une stance, un vers ! *Lege, domine.*
NATHANIEL *lit les vers.*
Si l'amour m'a rendu parjure, comment pourrai-je faire serment d'aimer ?
Ah ! il n'est de serments constants que ceux qui sont faits à la beauté,
Quoique parjure à moi-même, je n'en serai pas moins fidèle à toi.
Ces pensées, qui étaient pour moi comme des chênes, s'inclinent devant toi comme des roseaux.
L'étude abandonne ses livres pour ne lire que dans tes yeux
Où brillent tous les plaisirs que l'art peut comprendre.
Si la science est le but de l'étude, te connaître suffit pour l'atteindre.
Savante est la langue qui peut te bien louer.
Ignorante est l'âme qui te voit sans surprise
(Et c'est un éloge pour moi de savoir admirer ton mérite).
Ton oeil lance l'éclair de Jupiter, et ta voix son redoutable tonnerre.
Mais, quand tu n'es point en courroux, ta voix est une douce musique,
Et ton regard communique une douce chaleur.
Tu es céleste, ô mon amour ! pardonne si je te fais injure
En chantant avec une voix mortelle les louanges d'un objet céleste.

HOLOFERNE
Vous ne sentez pas les apostrophes, et vous ne mettez pas l'accent : laissez-moi parcourir cette chanson ; il n'y a ici que le nombre et la mesure d'observés ; mais pour l'élégance, la facilité et la cadence dorée de la poésie, *caret*. Ovide Nason, c'était là un homme ! Et pourquoi s'appelle-t-il Nason ? si ce n'est parce qu'il savait sentir les fleurs odorantes de l'imagination, les élans de l'invention. *Imitari* n'est rien ; le chien imite son maître, le singe son gardien, et le cheval enrubanné [45] son cavalier. Mais *damosella* vierge, est-ce à vous que cette épître est adressée ?

JACQUINETTE
Oui, monsieur ; de la part d'un M. Biron, un des seigneurs de la princesse étrangère [46].

HOLOFERNE
Je veux lancer un coup d'oeil sur l'adresse : «A la belle main blanche de la très-belle dame Rosaline.» Je veux jeter encore les yeux sur le contenu de la lettre, pour voir la dénomination de la partie qui écrit à la personne suscrite.–«Le serviteur dévoué aux ordres de votre seigneurie, Biron.»–Monsieur Nathaniel, ce Biron est un des seigneurs qui ont fait voeu de retraite avec le roi. Et il a bâti ici une lettre adressée à une dame de la suite de la reine étrangère, laquelle lettre, par accident et dans le progrès de sa route, s'est égarée.–Allons, trottez, courez, ma chère ; remettez cet écrit dans les royales mains du roi ; cela peut être très-important : ne vous arrêtez pas à faire votre compliment ; je vous dispense de votre devoir.–Adieu.

JACQUINETTE
Bon Costard, viens avec moi.–Dieu conserve vos jours !

COSTARD
Je te suis, ma fille.

[COSTARD *et* JACQUINETTE *sortent.*]

NATHANIEL
Monsieur, vous avez agi là dans la crainte de Dieu, fort religieusement, et, comme dit un certain père...

45. Nouvelle allusion au cheval de Banks.
46. Ceci est une inadvertance de Shakspeare. Jacquinette ne connaît pas Biron, et vient de dire que la lettre lui a été remise par Costard, de la part d'Armado.

HOLOFERNE
[*l'interrompant*] Monsieur, ne me parlez point de pères, je crains les spécieuses apparences.–Mais pour revenir à ces vers, vous ont-ils plu, monsieur Nathaniel ?

NATHANIEL
Merveilleusement bien, quant à la plume.

HOLOFERNE
Je dois dîner aujourd'hui chez le père d'une élève à moi, où, s'il vous plaît, avant le repas, de gratifier la table d'un *benedicite*, je me chargerai, en vertu du privilège que j'ai auprès des parents de la susdite enfant ou pupille, de vous faire bien accueillir ; et là je prouverai que ces vers sont très-peu savants, et n'ont aucune teinture de poésie, d'esprit, ni d'invention ; je vous demande votre société.

NATHANIEL
Et je vous remercie aussi de la vôtre ; car la société, dit l'Écriture, est le bonheur de la vie.

HOLOFERNE
Et, certes, l'Ecriture dit là une chose très-vraie et très-juste. [*A* DULL.] Monsieur, je vous invite aussi ; vous ne me direz pas non. *Pauca verba.* Partons ; les nobles sont à leur plaisir, et nous aussi, nous allons nous récréer.

[*Ils sortent.*]

Scène III

[*Une autre partie du parc.*]

[BIRON, *tenant un papier.*]

L
[*e roi chasse à la bête, et moi je cours après moi-même. Ils ont tendu les toiles, et moi je m'embarrasse dans la poix49, dans une poix qui salit. Salir ! ce mot n'est pas beau. Allons, apaise-toi, chagrin ; car on dit que le fou l'a dit ; et je le dis aussi moi, et je suis le fou. Bien*

raisonné, esprit !] Par le ciel, cet amour est aussi forcené qu'Ajax ; il tue les moutons ; il me tue ; et je suis un mouton. Bien raisonné encore en ma faveur !–Je ne veux pas aimer : si j'aime, qu'on me pende ; en conscience, je ne le veux pas. Oh ! mais son bel oeil... Par cette lumière, s'il n'y avait que son oeil, je ne l'aimerais pas : bon pour ses deux yeux. Allons, je ne fais rien au monde que mentir, et me mentir à moi-même. Par le ciel, je suis amoureux, et cela m'a appris à rimer, et à être mélancolique ; et voici un échantillon de mes rimes et de ma mélancolie. Fort bien : la belle a déjà un de mes sonnets ; le bouffon le lui a porté, et le fou le lui a envoyé, et la dame le tient en sa possession. Cher bouffon, cher fou, dame plus chère encore.–Par l'univers, je m'en moquerais comme d'une épingle, si les trois autres partageaient ma folie.–En voici un avec un papier à la main ! Dieu veuille lui faire la grâce de gémir ! [*Il monte et se cache dans un arbre.*]

[*Entre* LE ROI.]

LE ROI
[*soupirant*] Hélas !

BIRON
[*à part*] Il est atteint, par le ciel ! Poursuis, cher Cupidon. Tu l'as frappé de ta petite flèche sous la mamelle gauche. Par ma foi, des secrets !
LE ROI, [*lisant des vers*].
Le soleil doré ne donne point un aussi doux baiser
Aux fraîches gouttes de la rosée du matin sur la rose
Que le premier rayon de tes yeux
Tombant sur la rosée de pleurs que la nuit a fait couler sur mes joues.
La lune argentée brille avec moins d'éclat
Au travers du sein transparent de l'onde
Que l'éclat de ta beauté au travers de mes larmes.
Tu brilles dans chaque larme que je verse.
Il n'en est aucune qui ne te porte comme un char
Dans lequel tu passes triomphant de mes peines.
Daigne seulement regarder ces larmes qui se gonflent dans mes yeux,
Et tu y verras ta gloire éclater dans mes douleurs.
Garde-toi d'aimer, car alors mes larmes ne cesseront de couler,
Et elles serviront de miroir pour réfléchir ta beauté.
O reine des reines ! que tu es incomparable !
La pensée de l'homme ne peut le concevoir, ni sa langue l'exprimer.

C
[*omment lui ferai-je connaître mes peines ? Je vais laisser tomber ce papier ; douces feuilles, abritez ma folie*] Mais qui vient en ce lieu ?

[LE ROI *se met à l'écart. Entre* LONGUEVILLE *qui se croit seul.*]

Quoi ! c'est Longueville ! et lisant ! Écoute bien, mon oreille.

BIRON
[*à part*] Allons, voici un autre fou qui paraît sur la scène et qui te ressemble !

LONGUEVILLE
Malheureux que je suis ! je suis parjure.

BIRON
[*à part*] Bon, il s'avance comme un parjure portant son écriteau devant lui [47].

LE ROI
[*à part*] Il est amoureux, j'espère. Heureuse société de honte !

BIRON
[*à part*] Un ivrogne aime un ivrogne comme lui.

LONGUEVILLE
[*à part*] Suis-je le premier qui me suis ainsi parjuré ?

BIRON
[*à part*] Je pourrais, moi, servir à te consoler ; sans compter les deux parjures que je connais, tu complètes le triumvirat : tu es la corne du chapeau de la société, la figure de la potence d'amour à laquelle est pendue l'innocence.

LONGUEVILLE
Je crains bien que ces vers impuissants ne manquent de force pour t'émouvoir, ô aimable Marie, souveraine de mes tendres voeux ! Je veux déchirer ces rimes et lui écrire en prose.

BIRON
[*à part*] Oh ! les rimes sont les sentinelles qui gardent le haut-de-chausses du folâtre Cupidon ; ne défigure pas son costume [48].

47. La punition du parjure était de porter un écriteau qui annonçait son crime.
48. Allusion au costume habituel de Cupidon sur le théâtre.

LONGUEVILLE
Allons, ces vers peuvent passer.
N'est-ce pas la céleste éloquence de tes yeux,
Contre laquelle l'univers n'a point de réplique,
Qui a conduit mon coeur à ce parjure ?
Un voeu, rompu pour toi, ne mérite pas d'être puni.
Mon voeu regardait une femme : mais je prouverai
Que, toi étant une déesse, je n'ai pas commis un parjure.
Mon voeu ne comprenait que les beautés mortelles, et tu es une beauté céleste.
La conquête de tes grâces effacera en moi toute disgrâce.
Les serments ne sont qu'un souffle, et le souffle n'est qu'une vapeur.
C'est donc toi, beau soleil, qui brilles sur une terre,
Et qui attires à toi ce serment de vapeur : elle monte vers toi.
Si mon serment est rompu, ce n'est donc pas ma faute.
Et si c'est moi qui l'ai violé, quel fou ne serait pas assez sage
Pour perdre un serment afin de gagner un paradis ! [*Il lit un sonnet.*]

BIRON
[*à part*] Voilà des vers qui ont coulé d'une veine du foie [49] ; cela vous fait d'une chair mortelle une divinité, une déesse d'une jeune oie. Pure, pure idolâtrie ! Dieu nous amende, Dieu nous amende ! nous sommes bien loin du droit chemin.

[DUMAINE *arrive avec un papier.*]

LONGUEVILLE
Par qui enverrai-je ce sonnet ? Voilà quelqu'un.–Doucement ! [*Il s'éloigne à l'écart.*]

BIRON
[*à part*] Tous cachés, tous cachés ! ancien jeu d'enfant.–Je suis ici comme un demi-dieu dans l'Olympe, d'où mon oeil attentif plonge sur les malheureux insensés et pénètre leurs secrets. Encore des sacs au moulin. O ciel ! mes voeux sont remplis ; Dumaine a subi aussi la métamorphose ; quatre bécasses dans un seul plat.

DUMAINE
O divine Catherine !

49. Le foie était regardé comme le siège de l'amour.

BIRON
[*à part*] O profane misérable !

DUMAINE
Par le ciel, une merveille faite pour étonner des yeux mortels !

BIRON
[*à part*] Jure encore par la terre, qu'elle n'est pas un corps mortel, et je te donne là un démenti net.

DUMAINE
Sa chevelure d'ambre surpasse la noirceur de l'ambre même.

BIRON
[*à part*] Fort bien remarqué, un corbeau couleur d'ambre.

DUMAINE
Aussi droite qu'un cèdre.

BIRON
[*à part*] Arrête, te dis-je, son épaule est dans un état de grossesse.

DUMAINE
Aussi belle que le jour.

BIRON
[*à part*] Oui, que certains jours où le soleil ne brille pas.

DUMAINE
Oh ! que mes voeux fussent remplis !

LONGUEVILLE
[*à part*] Et les miens aussi !

LE ROI
[*à part*] Et moi, les miens, par le ciel !

BIRON
[*à part*] Et que le ciel exauce les miens ! N'est-ce pas là un bon mot ?

DUMAINE
Je voudrais l'oublier ; mais elle est une fièvre qui règne dans mon sang et qui me force à me souvenir d'elle.

BIRON
[*à part*] Comme une fièvre dans votre sang ! Eh bien, alors une incision la ferait [50] couler dans la palette.–O charmante méprise !

DUMAINE
Je veux relire encore l'ode que j'ai composée.

BIRON
[*à part*] Je vais voir encore comment l'amour diversifie les productions de l'esprit.
DUMAINE [*lit sa pièce de vers*].
Un jour de mai. Malheureux jour !
L'amour, qui choisit toujours mai pour son mois,
Vit une fleur des plus belles
Se jouant dans le vague de l'air ;
Il vit le zéphyr folâtre
S'ouvrir un passage
A travers ses feuilles veloutées ;
L'amant, malade à en mourir, envia le souffle aérien.
Zéphyr, dit-il, tu peux enfler tes joues ;
Que ne puis-je triompher avec toi !
Mais, hélas ! rose, ma main a juré
De ne jamais te cueillir de ton épine :
Serment, hélas ! peu propre à la jeunesse :
La jeunesse se plaît à cueillir ce qui est doux.
Ah ! ne me reproche pas mon crime :
Si pour toi je suis devenu parjure.
Jupiter même, en te voyant, jurerait
Que Juno est une noire Éthiopienne ;
Il nierait être Jupiter,
Et se ferait mortel pour l'amour de toi !
Je lui enverrai ces vers et quelques autres lignes encore plus simples qui lui exprimeront les peines et les privations de mon sincère amour. Oh ! que je voudrais que le roi, et Biron, et Longueville fussent amants aussi ! Le mal, servant d'exemple au mal, laverait mon front de la honte du parjure ; la folie devient innocente quand tous sont en délire.

50. C'était la mode, parmi les amoureux du temps, de se piquer au bras ou ailleurs, pour boire son sang à la santé de sa belle, ou d'écrire le nom de sa maîtresse avec son propre sang en signe d'amour.

LONGUEVILLE
[*se montrant tout à coup*] Dumaine, ton amour n'est pas charitable, de souhaiter des compagnons d'infortune en amour.–Vous pouvez changer de couleur et pâlir : pour moi, je rougirais qu'on m'eût entendu tenir pareil langage, et surpris dans ce sommeil.

LE ROI
[*sortant à son tour et abordant brusquement* LONGUEVILLE] Allons, l'ami, vous rougissez : vous êtes dans le même cas que lui : vous le reprenez, et vous êtes deux fois plus coupable : vous n'aimez pas Marie, non ? Longueville n'a jamais composé de sonnet pour elle ? jamais il n'a serré ses bras en croix contre son sein amoureux, pour contenir les élans de son coeur ? J'étais enveloppé des ombres de ce buisson et je vous observais tous deux, et j'ai rougi pour tous deux. J'ai entendu vos coupables rimes, observé votre contenance, vu les brûlants soupirs qu'exhalait votre sein ; j'ai bien remarqué tous les symptômes de votre passion. «Hélas !» s'écriait l'un ; «ô Jupiter !» criait l'autre : «sa chevelure est brillante comme l'or ;» l'autre : «ses yeux brillants comme le cristal.» [*A* LONGUEVILLE.] Vous, vous voulez violer votre foi et vos serments pour la conquête de ce paradis. [*A* DUMAINE.] Et vous : disiez-vous, «Jupiter, violerait ses serments pour l'amour de ma belle.»–Que dira Biron, lorsqu'il viendra à apprendre que vous avez violé une parole, jurée avec tant de zèle et d'ardeur ? Oh ! comme il vous méprisera ! comme son esprit s'égayera à vos dépens ! comme il triomphera ! comme il sautera de joie ! comme il rira aux éclats ! Pour tous les trésors que j'ai jamais vus, je ne voudrais pas qu'il pût m'en reprocher autant.

BIRON
Je m'avance pour châtier l'hypocrisie. [*Il descend de l'arbre.*] Ah ! mon cher souverain, je vous prie, daignez me pardonner... Coeur généreux, vous sied-il bien de reprocher à ces malheureux reptiles d'aimer, vous qui êtes le plus amoureux ? Vos yeux ne portent-ils pas l'image d'une belle ? N'est-il pas certaine princesse qui se peint dans vos larmes ? Vous ne voudriez pas vous parjurer : c'est une chose odieuse ; allons, il n'y a que des ménestrels qui fassent des sonnets. Mais ne rougissez-vous pas ? Oui, tous trois, n'avez-vous pas honte de vous voir ainsi surpris et convaincus ? Vous, Longueville, vous avez vu une paille dans l'oeil de Dumaine ; le roi en a vu une dans vos yeux à tous deux ; mais moi, je découvre une poutre dans l'oeil de tous trois. Oh ! à quelle scène d'extravagance j'ai assisté ! de combien de soupirs, de gémissements,

de douleur, de désespoir j'ai été le témoin ! Avec quelle patience je me suis tenu assis et coi, pour voir un roi métamorphosé en moucheron ! pour voir le robuste Hercule danser une gavotte, et le sage Salomon fredonner une gigue, et Nestor jouer au jeu d'épingle avec les enfants, et le cynique Timon rire de vains hochets !–Où gît ta douleur ? dis-le-moi, mon cher Dumaine ; et toi, mon cher Longueville, où est la peine ? Et où est le mal de mon souverain ? Tous au coeur, n'est-ce pas ? Holà ! qu'on apporte un cordial, vite !

LE ROI
Biron, tes railleries ont trop d'amertume : sommes-nous donc ainsi trahis et exposés à tes regards !

BIRON
Ce n'est pas vous qui êtes trahis par moi ; c'est moi qui le suis par vous ; moi qui reste honnête à moi, qui regarde comme un crime de violer le voeu dont je suis lié : je suis trahi, puisque je suis dans la société d'hommes changeant comme la lune, et d'une rare inconstance ! Quand me verrez-vous rien écrire en rimes ou pousser des soupirs pour une femme ? ou dépenser une seule minute de mon temps à polir mes plumes ? Quand entendrez-vous dire que je loue une main, un pied, un visage, un oeil, une démarche, une contenance, un sourcil, une gorge, une ceinture, une jambe ?... [BIRON *va sortir.*]

LE ROI
Arrêtez.–Où courez-vous si vite ? Est-ce un honnête homme, ou un voleur, qui s'enfuit avec cette précipitation ?

BIRON
Je fuis l'amour : bel amoureux, laissez-moi partir.

[*Entre* JACQUINETTE *et* COSTARD.]

JACQUINETTE
Dieu conserve le roi !

LE ROI
Quel présent as-tu là ?

COSTARD
Une certaine trahison.

LE ROI
Que fait la trahison ici ?

COSTARD
Elle n'y fait rien, seigneur.

LE ROI
Si elle n'y fait rien non plus, la trahison et toi, allez tous deux en paix ensemble.

JACQUINETTE
Je conjure Votre Altesse de lire cette lettre, notre curé a des soupçons sur elle, il a dit que c'était une trahison.

LE ROI
[*la donnant à* BIRON] Biron, lisez-la.–[*A* JACQUINETTE.] D'où tiens-tu cette lettre ?

JACQUINETTE
De Costard.

LE ROI
[*à* COSTARD] Où l'as-tu prise ?

COSTARD
De dun Adramadio, dun Adramadio.

LE ROI
Eh bien ! que se passe-t-il donc en vous ? Pourquoi la déchirez-vous ?

BIRON
Une bagatelle, mon souverain, une bagatelle : n'en concevez aucune inquiétude.

LONGUEVILLE
Elle lui a causé du trouble : il faut la voir.

DUMAINE
[*la considérant*] Eh ! c'est l'écriture de Biron, et voilà son nom au bas. [*Il ramasse les morceaux.*]

BIRON
[*à* COSTARD] Ah ! infâme bâtard, tu es né pour me déshonorer.–Je suis coupable, mon souverain, coupable ; je le confesse, je l'avoue.

LE ROI
Et de quoi ?

BIRON
Vous êtes trois fous, qui vous moquez d'un quatrième fou, comme moi, pour compléter le plat. Lui, et lui, et vous, mon souverain, et moi, sommes des filous en amour, et nous méritons la mort. [*Montrant* COSTARD *et* JACQUINETTE.] Congédiez, je vous prie, ce vil auditoire, et je vous en dirai davantage.

DUMAINE
A présent nous sommes en nombre pair.

BIRON
Oh ! oui, oui, nous sommes quatre.–Ces tourtereaux s'en iront-ils ?

LE ROI
Allons, mes amis, retirez-vous.–Partez.

COSTARD
Oui, que tous les honnêtes gens s'en aillent, et que les traîtres restent.

[COSTARD *et* JACQUINETTE *s'en vont.*]

BIRON
Mes chers seigneurs, mes chers amoureux, embrassons-nous : nous sommes aussi fidèles à nos serments que le peuvent être la chair et le sang. La mer aura toujours son flux et reflux ; le ciel montrera toujours sa face étoilée ; le sang jeune et fougueux n'obéira jamais à un conseil suranné. Nous ne pouvons nous écarter du but pour lequel nous sommes nés. Ainsi, nous sommes contraints de toutes manières d'être parjures.

LE ROI
Quoi, les lambeaux de cette lettre déchirée contiennent-ils quelques rimes de ta composition ?

BIRON
Si elles en contiennent, dites-vous ? Hé ! qui peut voir la céleste Rosaline, sans incliner devant elle sa tête vassale, comme le grossier et sauvage Indien se prosterne à la première ouverture des portes brillantes de l'orient ? Qui peut, ébloui de son éclat, ne pas humilier son front jusqu'à baiser la poussière ? Quel oeil audacieux, fût-il perçant comme

celui de l'aigle, ose fixer son céleste front sans être aveuglé de sa majesté ?

LE ROI
Quelle passion, quelle fureur s'est tout à coup emparée de toi ? Ma bien-aimée, la maîtresse de la tienne, est une lune gracieuse ; ta Rosaline n'est qu'une étoile de sa suite, dont l'éclat s'aperçoit à peine.

BIRON
Mes yeux ne sont donc pas des yeux, et je ne suis pas Biron. Que le ciel voulût, pour mon amour, changer le jour en nuit ! Les plus belles couleurs de tous les teints s'assemblent dans ses belles joues, et de cent attraits divers font une grâce unique, où rien ne manque de tout ce que peut chercher le désir. Prêtez-moi la trompette à mille voix. Non, loin de moi, rhétorique fardée ! Elle n'en a pas besoin. Ce sont les denrées communes qui ont besoin de l'éloge du vendeur : elle, elle surpasse la louange ; et un éloge imparfait la ternit. Un ermite flétri, usé par cent hivers, pourrait, en se mirant dans son bel oeil, en secouer cinquante. La vue de sa beauté rend à la vieillesse un coloris qui la rajeunit, et ramène la béquille vers le berceau de l'enfance. Oh ! c'est le soleil qui fait briller tous les objets !

LE ROI
Par le ciel ! ta maîtresse est noire comme l'ébène.

BIRON
L'ébène lui ressemble-t-il ? O bois divin ! Une femme faite de ce bois serait le bonheur suprême. Qui peut ici me faire prêter serment : où y a-t-il un livre, afin que je jure que la beauté est imparfaite, si elle n'emprunte pas son regard de ses beaux yeux ? Il n'est point de beau visage, s'il n'est noir comme le sien.

LE ROI
O paradoxe ! La couleur noire est le symbole de l'enfer, la couleur des prisons et du front de la nuit ; la beauté suprême est seule digne du ciel.

BIRON
Les démons, pour nous tenter plus sûrement, prennent la forme des anges de lumière. Si les sourcils de ma belle sont tendus du noir, c'est de douleur de ce qu'un fard mensonger, une chevelure usurpée séduisent les amants par une fausse apparence. Rosaline est née pour ériger le noir en beauté ; car les couleurs naturelles sont maintenant prises pour

un fard artificiel : aussi le rouge, pour éviter l'affront de cette méprise, se peint en noir, afin d'imiter le sourcil de Rosaline.

DUMAINE
C'est aussi pour lui ressembler que les ramoneurs sont noirs.

LONGUEVILLE
Et c'est depuis elle que les charbonniers passent pour beaux.

LE ROI
Et que les Éthiopiens se vantent d'un aimable teint.

LONGUEVILLE
Aujourd'hui l'obscurité n'a plus besoin de flambeaux, car les ténèbres sont lumière.

BIRON
Vos maîtresses n'osent jamais s'exposer à la pluie, de crainte de voir leurs couleurs lavées s'effacer de leurs joues.

LE ROI
Il ne serait pas mal que la vôtre lavât les siennes ; car, à vous parler franchement, je trouverai un plus beau visage que le sien qui n'a pas été lavé d'aujourd'hui.

BIRON
Je prouverai sa beauté ou je parlerai jusqu'au jour du jugement.

LE ROI
Aucun démon ne te fera autant de peur qu'elle ce jour-là.

DUMAINE
Je n'ai jamais vu d'homme faire tant de cas d'une drogue aussi vile.

LONGUEVILLE
[*montrant son pied*] Tiens, voilà ta belle ; vois mon soulier et son visage.

BIRON
Oh ! si les rues étaient pavées avec des yeux comme les siens, ses pieds seraient encore trop délicats pour fouler un tel pavé.

DUMAINE
Fi donc ! alors, sur son passage, la rue verrait bien des mensonges à la face du ciel.

LE ROI
A quoi bon tous ces propos ? Ne sommes-nous pas tous amoureux ?

BIRON
Rien n'est plus certain ; et par là tous parjures.

LE ROI
Eh bien ! finissez donc ce vain dialogue ; et toi, cher Biron, prouve-nous à présent que notre amour est légitime, et que notre foi n'est pas violée.

DUMAINE
Oui, vraiment, rends-nous ce service. Excuse et flatte un peu notre faiblesse.

LONGUEVILLE
Oui, quelque argument qui nous autorise à poursuivre ; quelques ruses, quelques chicanes pour duper le diable.

DUMAINE
Quelque apologie pour notre parjure.

BIRON
Oh ! il y a plus de raisons qu'il n'en faut. Allons, aux armes, soldats de l'amour ! Considérez ce que vous avez juré d'abord : de jeûner, d'étudier et de ne voir aucune femme ; trahison notoire contre l'empire de la jeunesse. Dites, pouvez-vous jeûner ? Vos estomacs sont trop jeunes, et l'abstinence engendre des maladies. Et lorsque vous avez fait voeu d'étudier, chers seigneurs, chacun de vous a fait un parjure à son propre livre ; pouvez-vous toujours rêver, réfléchir et méditer ? Et quand est-ce que vous, seigneur, ou vous, ou vous, avez trouvé le fondement de l'excellence de l'étude, sans la beauté du visage d'une femme ? C'est des yeux des femmes que je tire cette doctrine. Elles sont le fond, le texte, le livre, l'académie d'où jaillit la vraie flamme de Prométhée. Tous les efforts de l'étude enchaînent les esprits de la vie dans les artères[51], comme le mouvement et une action longtemps continués fatiguent les nerfs et la vigueur du voyageur. En jurant de ne point regarder le visage d'une femme, vous avez en cela fait un parjure à l'usage de vos yeux, et à l'étude même, qui est le principe de votre voeu ; car, où est, dans le monde, l'auteur qui enseigne une beauté comparable à l'oeil d'une femme ? La science n'est qu'un accessoire à notre individu, et

51. Dans l'ancienne médecine, on attribuait aux artères les fonctions données aujourd'hui aux nerfs.

partout où nous sommes, notre science y est aussi ; or, quand nous nous contemplons nous-mêmes dans les yeux d'une femme, n'y voyons-nous pas aussi notre science ? Nous avons fait voeu d'étudier, chers seigneurs ; et, par ce voeu, nous avons manqué de foi à nos livres. Car, quand est-ce que vous, mon souverain, ou vous, ou vous, avez, dans une pesante contemplation, découvert jamais autant de feu poétique, que vous en ont communiqué les yeux brillants d'une belle maîtresse ? Les autres arts indolents restent emprisonnés et oisifs dans le cerveau, et ne produisent que des savants stériles en pratique, qui montrent rarement quelque moisson de leurs pénibles travaux ; mais l'amour, étudié d'abord dans les yeux d'une belle, ne vit pas emprisonné dans l'enceinte du cerveau : porté par le mouvement de tous les éléments, il court aussi vite que la pensée dans toutes les puissances de l'homme, et donne à chaque faculté une double force, qui l'élève au-dessus de leurs fonctions et de leurs offices ; il ajoute une vue précieuse à l'organe de l'oeil : les yeux d'un amant peuvent éblouir l'oeil d'un aigle ; l'oreille d'un amant saisit jusqu'au plus faible son, là où l'oreille soupçonneuse du voleur n'entend rien. Le sens de l'amour est plus sensible que ne le sont les cornes délicates du limaçon dans sa coquille. Le dieu Bacchus lui-même n'a qu'un palais grossier au prix du goût délicat de l'Amour. L'Amour n'est-il pas un Hercule en valeur, qui grimpe toujours sur les arbres des Hespérides ; subtil comme le Sphinx, aussi doux, aussi musical que la lyre brillante d'Apollon, tendue de ses cheveux d'or ? Et lorsque l'Amour parle, tous les dieux de l'Olympe s'assoupissent aux doux accents de sa voix. Jamais poëte n'osa toucher une plume pour écrire, qu'il ne l'eût trempée dans les pleurs de l'Amour ; mais alors ses vers charmaient les oreilles les plus sauvages, et faisaient entrer la douceur dans le coeur des tyrans. Voilà la science que je puise dans les yeux des femmes. Elles étincellent comme le feu de Prométhée, elles sont les livres, les arts et les académies qui expliquent, contiennent et nourrissent tout l'univers ; sans elles, nul homme n'excellera en rien. Ainsi, vous étiez des insensés d'avoir violé la foi que vous deviez aux femmes, ou vous serez des insensés en tenant votre serment. Au nom de la Sagesse, mot qu'aiment tous les hommes, ou au nom de l'Amour, mot qui les aime tous, ou au nom des hommes, les auteurs des femmes, ou au nom des femmes, par lesquelles nous sommes hommes, perdons une bonne fois nos serments pour nous retrouver nous-mêmes, ou bien nous nous perdons nous-mêmes pour conserver nos serments. C'est religion de se parjurer ainsi ; car la charité elle-même accomplit la loi ; et qui peut séparer l'Amour de la charité ?

LE ROI
Allons, crions donc tous : saint Cupidon ! et en plaine, soldats !

BIRON
Avancez vos étendards et fondons sur elles ; allons, chaude mêlée, renversons-les ; mais prenez garde avant tout, dans ce choc, de rencontrer un soleil, grâce à elles [52].

LONGUEVILLE
Allons, parlons clairement ; laissons de côté les gloses. Prendrons-nous le parti de faire notre cour à ces filles de France ?

LE ROI
Oui, et d'en faire la conquête aussi ; ainsi, méditons quelque divertissement pour les amuser dans leurs tentes.

BIRON
D'abord, conduisons-les hors du parc jusqu'ici, et qu'ensuite, sous les lambris du palais, chaque homme saisisse la main de sa belle maîtresse ; dans l'après-dînée, nous les égayerons par quelque passe-temps nouveau, tel que la brièveté du temps pourra permettre de le former ; car les bals, les danses, les mascarades, les plaisirs précèdent les pas du bel Amour et jonchent son chemin de fleurs.

LE ROI
Partons, partons ; nous ne perdrons point de temps, ni aucune des occasions que nous pourrons employer à propos.

BIRON
Allons, allons ! quand on sème de l'ivraie, on ne recueille pas de blé, et toujours la justice tient sa balance égale. Des filles volages pourraient devenir le fléau d'hommes parjures ; si cela arrive, notre cuivre n'achètera pas de métal plus précieux.

52. A sun, a son, équivoque sur ces deux mots : soleil et fils.

Acte cinquième

Scène I

[*Autre partie du parc.*]

[HOLOFERNE, NATHANIEL, DULL.]

HOLOFERNE
Satis quod sufficit.

NATHANIEL
Je bénis Dieu pour vous, monsieur. Vos arguments à dîner ont été piquants et sentencieux, plaisants sans bouffonnerie, ingénieux sans affectation, animés sans impudence, savants sans entêtement et neufs sans hérésie. J'ai conversé un *quondam* jour avec un homme de la suite du roi, qui est intitulé, nommé, ou appelé don Adriano d'Armado.

HOLOFERNE
Novi hominem tanquam te. Son humeur est hautaine, sa conversation est tranchante, sa langue est impure, son oeil ambitieux, sa démarche superbe, et tout son maintien est vain, ridicule et plein d'emphase thrasonicale[53]. Il est trop tiré à quatre épingles, trop élégant, trop affecté, trop singulier, pour ainsi parler, trop pérégrinal, pourrais-je dire encore.

53. Comme le Thrason de Térence.

NATHANIEL
[*tirant ses tablettes pour écrire*] Épithète singulière et choisie !

HOLOFERNE
Le fil de sa verbosité est plus beau et plus brillant que la chaîne de ses raisonnements. J'abhorre ces gens fantasques et fanatiques, ces puristes insociables et pleins d'affectation, qui mettent l'orthographe à la torture, qui prononcent *doute*, lorsqu'il faut dire doubte ; *dette*, lorsqu'on doit prononcer debte, *d, e, b, t, e*, et non pas *d, e, t* : ils vous appellent un cerf, *cer*, un boeuf, *beu*. Froid, *vocatur fret*[54], paon, en abrége, est *pan*. Cela est *abhominable* (il dirait, lui, *abominable*), cela m'insinue la folie. *Ne intelligis, domine*, il y a de quoi rendre frénétique, lunatique.

NATHANIEL
Laus Deo, bonè ; intelligo.

HOLOFERNE
Bone ?–bone pour *benè*, c'est donner un soufflet à Priscus ; mais, fort bien.

[*Entrent* ARMADO, MOTH *et* COSTARD.]

NATHANIEL
Videsne, quis venit ?

HOLOFERNE
Video et gaudeo.

ARMADO
[*grasseyant*] *Dole.*

HOLOFERNE
Quare dole, et non pas drôle ?

ARMADO
Gens de paix, soyez les bien-assaillis.

HOLOFERNE
Voilà un salut des plus militaires, monsieur !

54. Il a fallu en beaucoup d'endroits de cette scène chercher des équivalents.

MOTH
[*à part, à* COSTARD] Ils se sont trouvés à un grand festin de langues et ils en ont volé des bribes.

COSTARD
[*à part*] Oh ! ils ont longtemps vécu de rebuts de mots ! Je m'étonne que ton maître ne t'ait pas pris et avalé pour un mot. Car tu n'es pas aussi long que *honorificabilitudinitatibus*[55], tu es plus facile à avaler qu'une mèche dans un verre de vin.

MOTH
Paix ! le tonnerre gronde.

ARMADO
[*à* HOLOFERNE] Monsieur, n'êtes-vous pas lettré ?

MOTH
Oui, oui ; il enseigne aux enfants l'*Abc* ; et ce que c'est qu'un *a, b*, qu'on appelle à rebours avec une corne sur la tête.

HOLOFERNE
Ba, pueritia, avec l'addition d'une corne.

MOTH
Ba, impertinent bélier, avec une corne.–Vous entendez sa science ?

HOLOFERNE
Quis, quis, toi, consonne.

MOTH
La troisième des cinq voyelles, si c'est vous qui les répétez ; et la cinquième, si c'est moi.

HOLOFERNE
Je vais les répéter : *a, e, i.*

MOTH
Le bélier ; les deux autres terminent la chose : *o, u, y.*

ARMADO
Par les flots salés de la Méditerranée, un joli échantillon : une vive botte d'esprit ! une, deux, vite comme le vent, et portée au corps. Cela réjouit mon intellect. Du véritable esprit !

55. Ce mot est cité comme le plus long connu.

MOTH
Servi par un enfant à un vieux barbon qui est vieux d'esprit.

HOLOFERNE
Quelle est la figure ? quelle est la figure ?

MOTH
Des cornes.

HOLOFERNE
Tu raisonnes comme un enfant ; va fouetter ton sabot.

MOTH
Prêtez-moi votre corne pour en faire un ; et je fouetterai votre ignominie tout alentour, *circum circa*. Une toupie de corne de cocu !

ARMADO
Je n'aurais qu'un sou au monde, que je te le donnerais pour t'acheter du pain d'épice ; tiens, voilà la rémunération même que j'ai reçue de ton maître, bourse d'esprit d'un demi-sou, oeuf de pigeon de sagacité. Oh ! si le ciel voulait que tu fusses seulement mon bâtard, que tu ferais de moi un père joyeux ! Va, tu as de l'esprit jusqu'à *dunghill*[56], jusqu'au bout des doigts, comme on dit.

HOLOFERNE
Oh ! je sens là du faux latin ; *dunghill*, pour *unguem*.

ARMADO
Homme lettré, *præambula* : nous nous séparerons des barbares. N'élevez-vous pas la jeunesse à l'école privilégiée qui est sur le sommet de la montagne ?

HOLOFERNE
Ou du mont de la colline.

ARMADO
A votre choix ; pour la montagne.

HOLOFERNE
Oui, sans question.

56. Dunghill, fumier, au lieu de usque ad unguem.

ARMADO
Monsieur, c'est le très-gracieux plaisir et penchant du roi de congratuler la princesse dans sa tente vers la partie postérieure du jour, que le grossier vulgaire appelle l'après-midi.

HOLOFERNE
La partie postérieure du jour, mon très-illustre monsieur, est une épithète très-propre et très-analogue à l'après-dînée. Ce mot est bien rencontré, bien choisi, gracieux et juste, je vous l'assure, monsieur, je vous l'assure.

ARMADO
Monsieur, le roi est un brave gentilhomme, et mon intime, je puis vous l'assurer, mon bon ami.–Quant à ce qu'il y a entre nous, passons là-dessus. Je vous en prie, rappelez-vous votre science d'homme de cour.–Je vous en prie, meublez votre tête.–Et parmi bien d'autres discours importuns et très-sérieux...–Et d'une grande importance aussi, vraiment.–Mais laissons cela.–Car il faut vous dire que ce sera le bon plaisir de Son Altesse (j'en jure par l'univers !) de s'appuyer quelquefois sur mon humble épaule ; et, de son doigt royal, comme cela, de caresser l'excrément de ma valeur [57], mes moustaches ; mais, mon cher coeur, laissons cela. Par l'univers ! je ne vous débite pas des fables ; il plaît à Sa Grandeur de conférer certains honneurs particuliers à Armado, un guerrier, un voyageur qui a vu le monde ; mais passons là-dessus.–Le résultat en est que... mais, mon cher coeur, j'implore le secret ;–que le roi veut me présenter à la princesse, mon cher poulet, avec quelque agréable ostentation, ou spectacle, ou scène divertissante ; une farce gaie, ou un feu d'artifice. En conséquence, apprenant que le curé, et vous-même, mon cher, êtes excellents pour les éruptions, et ces soudains éclats de gaieté, pour ainsi parler, je vous en ai donné connaissance dans la vue de solliciter votre assistance.

HOLOFERNE
Monsieur, il vous faut représenter devant elle les neuf héros.–Monsieur Nathaniel, c'est par rapport à quelque divertissement ou passe-temps, quelque spectacle dans la partie postérieure de ce jour, pour être exécuté par notre assistance... à l'ordre du roi, et de ce très-galant, très-illustre et très-savant gentilhomme... devant la princesse : je dis que rien ne convient tant que de représenter les neuf héros.

57. Dans le marchand de Venise, Shakspeare appelle la barbe l'excrément de la valeur.

NATHANIEL
Où trouverez-vous assez de grands hommes pour les représenter ?

HOLOFERNE
Josué, vous-même ; moi-même, ou ce galant gentilhomme, Judas Machabée ; ce berger, en ce qui concerne ses larges membres et ses forts muscles, surpassera Pompée le Grand ; le page fera Hercule.

MOTH
Pardon, monsieur, il y a une erreur : l'individu mesquin de ce page n'a pas assez de quantité pour représenter seulement le pouce de ce héros : il n'est pas aussi gros que le bout de sa massue.

HOLOFERNE
Aurai-je audience ? Il représentera Hercule dans sa minorité : son entrée et sa sortie seront l'étranglement d'un serpent ; et j'aurai une apologie pour cela.

MOTH
Un excellent plan ! Ainsi, si quelqu'un de l'auditoire siffle, vous pourrez crier : « A merveille, Hercule ! en ce moment tu écrases le serpent ; » c'est là le moyen de tirer parti d'un outrage, quoique peu de gens aient le don de le faire.

ARMADO
Et les autres héros ?

HOLOFERNE
J'en représenterai trois à moi seul.

MOTH
Trois fois héroïque personnage !

ARMADO
Vous dirai-je une chose ?

HOLOFERNE
Nous écoutons.

ARMADO
Nous aurons, si cela ne réussit pas, une pantomime. Je vous conjure, suivez.

HOLOFERNE
Via[58] : bonhomme Dull, tu n'as pas dit un mot pendant tout ce temps.

DULL
Ni n'en ai compris un, monsieur.

HOLOFERNE
Allons, nous t'emploierons.

DULL
J'en représenterai un dans une danse, ou à peu près. Ou je battrai sur le tambourin pour ces dignes personnages et leur ferai danser une ronde.

HOLOFERNE
Tu es bien nommé[59], honnête Dull ; à notre pièce ; partons.

[*Ils sortent.*]

Scène II

[*Devant la tente de* LA PRINCESSE.]

[LA PRINCESSE, CATHERINE, ROSALINE *et* MARIE.]

LA PRINCESSE
Mes chères amies, nous serons riches avant notre départ de ces lieux, si les cadeaux pleuvent ainsi sur nous. Une dame toute incrustée en diamants ! Voyez ce que j'ai reçu du roi amoureux.

ROSALINE
Madame, n'y avait-il pas autre chose encore ?

LA PRINCESSE
Autre chose ? Oui vraiment : autant d'amour en rimes qu'on en peut entasser dans une feuille de papier, écrite des deux côtés et sur la marge, et partout, qu'il lui a plu de sceller avec le nom de Cupidon sur le cachet.

58. Via ! courage.
59. Most dull. Il joue sur le nom de Dull.

ROSALINE
C'était le vrai moyen de faire grandir[60] sa divinité ; car il y a cinq mille ans qu'il est enfant.

CATHERINE
Oui, et un scélérat aussi, un filou.

ROSALINE
Vous ne serez jamais amis : il a tué votre soeur.

CATHERINE
Il l'a rendue mélancolique, triste et sombre ; et elle en est morte : si elle eût été légère comme vous, d'une humeur si joviale, si alerte et si remuante, elle aurait pu se voir grand'mère avant de mourir ; et vous pourrez le devenir, vous, car un coeur léger vit longtemps.

ROSALINE
Quel sens obscur attribuez-vous à ce mot léger, souris ?

CATHERINE
Un coeur léger dans une sombre beauté.

ROSALINE
Nous avons besoin de plus de lumière pour vous deviner.

CATHERINE
Vous éteignez la lumière, si vous la prenez avec colère[61]. Je laisserai donc mon motif dans l'obscurité.

ROSALINE
Songez bien à toujours faire ce que vous faites dans les ténèbres.

CATHERINE
N'en faites rien, vous ; car vous êtes une fille légère.

ROSALINE
En effet, je ne pèse pas autant que vous, et voilà en quoi je suis légère.

CATHERINE
Vous ne me pesez pas[62] ; c'est-à-dire que vous ne vous souciez pas de moi.

---

60. Équivoque sur wax, cire et grandir.
61. Équivoque sur snuff, mouchure de chandelle et accès de colère.
62. To weigh, peser et faire cas de.

ROSALINE
Avec grande raison ; car, à mal incurable, il n'y a plus de soin à avoir.

LA PRINCESSE
Bien dit et bien répondu. Voilà de l'esprit bien employé, Rosaline. Vous avez aussi reçu un présent : qui vous l'a envoyé ? et qu'est-ce que c'est ?

ROSALINE
Je voudrais que vous le connussiez. Si mon visage était aussi beau que le vôtre, j'aurais les mêmes faveurs. En voici la preuve. Oui, j'ai des vers aussi, grâce à Biron. La quantité des syllabes en est juste ; et si le contenu l'était aussi, je serais la plus belle déesse de la terre : je suis comparée à vingt mille beautés. Oh ! il a tracé mon portrait dans sa lettre.

LA PRINCESSE
Y a-t-il quelque ressemblance ?

ROSALINE
Beaucoup dans les lettres, mais rien dans l'éloge. Belle comme l'encre ! bonne conclusion.

CATHERINE
Belle comme un B majuscule dans un manuscrit.

ROSALINE
Gare les pinceaux ! Comment ! Que je ne meure pas votre débitrice, ma majuscule rouge, ma lettre d'or ! Plût à Dieu que votre visage ne fût pas si rempli d'os[63] !

CATHERINE
Que la petite vérole vous récompense de cette saillie ! et au diable toutes les méchantes femmes !

LA PRINCESSE
[*à* CATHERINE] Et vous, quel est le cadeau que vous a envoyé Dumaine ?

CATHERINE
Ce gant, madame.

63. De boutons.

LA PRINCESSE
Est-ce qu'il ne vous en a pas envoyé deux ?

CATHERINE
Oui, madame ; et, par-dessus le marché, quelques milliers de vers d'un fidèle amant ; une monstrueuse traduction d'hypocrisie, une vile compilation, une niaiserie profonde.

MARIE
Cette lettre et ces perles m'ont été envoyées à moi par Longueville. La lettre est trop longue au moins d'un demi-mille.

LA PRINCESSE
Je le crois comme vous. Ne souhaiteriez-vous pas, dans le fond de votre coeur, que le collier fût plus long et la lettre plus courte ?

MARIE
Oui, ou que ses mains jointes ne pussent jamais se séparer.

LA PRINCESSE
Nous sommes des filles bien sages, de nous moquer ainsi de nos amoureux !

ROSALINE
Ils sont vraiment bien plus fous d'acheter ainsi nos moqueries ! Oh ! je veux mettre ce Biron à la torture avant que je quitte cette cour. Que je voudrais l'avoir à mes gages seulement une semaine ! Comme je le ferais ramper, supplier, solliciter, attendre l'occasion favorable et épier les temps, dépenser son prodigue esprit en rimes sans récompense ; employer ses services à mon gré, et même être fier d'être le jouet de mes railleries !... Je voudrais gouverner aussi despotiquement toute son existence, que s'il était mon fou, et moi sa destinée.

LA PRINCESSE
Il n'est point d'hommes aussi bien attrapés, quand une fois ils le sont, que ces beaux esprits changés en fous : la folie, éclose dans le sein de la sagesse, s'arme de toute son autorité et du secours de la science ; et tous les talents de l'esprit servent à décorer ses écarts.

ROSALINE
Le sang de la jeunesse ne s'enflamme jamais autant que celui de la gravité révoltée en faveur de l'amour.

MARIE
La folie n'a point dans les fous la même énergie qu'elle a dans les sages ; lorsque l'esprit radote, toute leur intelligence ne leur sert qu'à paraître encore plus simples.

[*Entre* BOYET.]

LA PRINCESSE
Voici Boyet, la gaieté sur le visage.

BOYET
Oh ! le rire m'assassine. Où est Son Altesse ?

LA PRINCESSE
Eh bien ! qu'y a-t-il de nouveau, Boyet ?

BOYET
Préparez-vous, madame, préparez-vous. [*A ses femmes.*] Et vous, belles, aux armes, aux armes ! Des batteries sont dressées contre votre paix. L'Amour s'avance masqué et armé d'arguments : vous allez être surprises : passez en revue toutes les forces de vos esprits : disposez-vous à faire une belle défense ; ou, si le coeur vous manque, cachez vos têtes comme des lâches, et fuyez vite.

LA PRINCESSE
Allons, opposons saint Denis à saint Cupidon. Qui sont donc ces ennemis qui viennent faire assaut de propos contre nous ? Parlez, espion, parlez.

BOYET
Sous l'ombrage frais d'un sycomore, je voulais fermer mes yeux une demi-heure, lorsque tout à coup, pour troubler le repos que je voulais prendre, je vois s'avancer vers cet ombrage, le roi et ses compagnons ; je me glisse prudemment dans le buisson voisin, d'où j'ai entendu tout ce que vous allez entendre : dans un moment, ils seront ici déguisés : leur héraut est un joli petit fripon de page, qui a bien appris par coeur son ambassade : ils lui ont fait sa leçon sur ses gestes, sur son accent : «Voilà ce que tu dois dire, et voilà quel doit être ton maintien ;» et toujours ils craignaient fort, lui disaient-ils, que la majesté de la princesse ne le déconcertât ; car, lui disait le roi : «C'est un ange que tu vas voir : cependant ne t'alarme pas, mais parle avec hardiesse.» Le page a répondu : «Un ange n'est pas méchant, j'aurais peur d'elle si

c'était un démon.» A cette repartie, tous ont éclaté de rire, et lui ont frappé sur l'épaule, inspirant, par leurs éloges, plus de hardiesse au petit audacieux. L'un se frottait le coude, comme ça, souriait d'un air moqueur, et jurait que jamais on n'avait fait meilleure réponse ; un autre, levant l'index et le pouce, criait : «Courage, nous en viendrons à bout, «arrive que pourra.» Un troisième cabriolait et criait : «Tout va au mieux.» Un quatrième pirouettait sur son talon, et il est tombé : aussitôt les voilà qui tombent tous l'un après l'autre sur la terre, avec des éclats de rire si immodérés, que dans cet accès de rire, les larmes sérieuses sont venues réprimer leur folie.

LA PRINCESSE
Mais, quoi ? quoi ? Est-ce qu'ils viennent nous rendre visite ?

BOYET
Oui, madame, ils y viennent : et ils sont accoutrés comme des Moscovites, ou des Russes[64] : suivant ma conjecture, leur projet est de vous adresser des compliments, de vous faire la cour, et de danser avec vous ; et chacun d'eux fera son offrande d'amour à sa maîtresse, qu'il reconnaîtra à la couleur des cadeaux différents qu'ils vous ont envoyés.

LA PRINCESSE
Ah ! c'est là leur projet ? Les galants auront leur paquet. Il faut, mesdames, nous masquer toutes ; et pas un d'eux n'aura la faveur, en dépit de ses prières, de voir un seul de nos visages.–Tenez, Rosaline, vous porterez ce cadeau : et alors le roi, trompé, vous fera la cour, croyant la faire à sa dame. Prenez celui-ci, ma chère, et donnez-moi le vôtre ; et Biron me prendra pour Rosaline.–Changez toutes vos rubans et vos bijoux : grâce à ce moyen, vos galants trompés par ces échanges, feront leur cour de travers, et prendront l'une pour l'autre.

ROSALINE
[*à* CATHERINE] Allons, changeons : portez vos cadeaux de manière à les faire voir.

CATHERINE
[*à* LA PRINCESSE] Mais quel est votre but dans cet échange ?

64. Les Russes étaient alors peu connus en Europe, et cette mascarade était piquante comme le serait aujourd'hui celle qui nous mettrait sous les yeux un peuple lointain et nouvellement découvert.

LA PRINCESSE
Mon projet est de traverser le leur. Ce qu'ils en font n'est qu'un badinage pour s'amuser, tromper le trompeur est tout mon but. Ils révéleront leurs secrets à celles que, dans leur méprise, ils croiront leurs maîtresses, et ensuite, à la première occasion que nous aurons de les revoir à visage découvert, pour leur parler et les complimenter, ils seront l'objet de nos railleries.

ROSALINE
Mais danserons-nous s'ils nous y invitent ?

LA PRINCESSE
Non ; pour rien au monde, nous ne remuerons le pied, et ne rendrons aucun compliment ;–pas un mot de remerciement à leurs discours étudiés : et détournons le visage, tandis qu'ils nous parleront.

BOYET
Oh ! le dédain tuera le courage de l'orateur, et lui fera oublier tout son rôle.

LA PRINCESSE
C'est bien là ce que je veux : et je suis sûre que le reste du compliment ne pourra jamais paraître au jour, si l'orateur est une fois hors de contenance. Il n'est rien de plus divertissant que de dérouter un badinage par un autre : faisons-nous un amusement de leur projet de s'amuser de nous sans qu'ils puissent prendre leur revanche. Ainsi le rire sera pour nous seules, et nous nous divertirons du tour qu'ils voulaient nous jouer ; et eux, en se voyant bien raillés, ils s'en retourneront avec leur honte.

[*On entend des trompettes.*]

BOYET
La trompette sonne : masquez-vous : voilà les masques qui viennent.

[LA PRINCESSE *et ses femmes se masquent.*]

[LE ROI, BIRON, LONGUEVILLE *et* DUMAINE *paraissent, déguisés et vêtus à la moscovite,* MOTH *les précède accompagné de musiciens, etc.*]

MOTH
«Hommage et salut, beautés les plus belles de la terre.»

BOYET
Belles, comme peut l'être un masque de taffetas.

MOTH
«Céleste élite des plus belles dames...» (les dames lui tournent le dos) «qui aient jamais tourné leur dos aux regards des mortels.»

BIRON
[*le reprenant*] Leurs yeux, petit misérable, leurs yeux.

MOTH
«Qui aient jamais tourné leurs yeux vers les regards des mortels.–Par, par....

BOYET
Oh ! te voilà déconcerté.

MOTH
«Par votre faveur, accordez-nous, célestes esprits, de ne pas nous regarder.

BIRON
«De nous regarder une fois, étourdi.

MOTH
«De nous regarder une seule fois avec vos yeux brillants comme le soleil.... Avec vos yeux brillants comme le soleil.»

BOYET
Elles ne répondront pas à cette épithète : tu ferais mieux de dire : «des yeux brillants comme des yeux de filles.»

MOTH
[*troublé*] Elles ne m'écoutent pas, et cela me trouble.

BIRON
Est-ce là tout ton savoir-faire ? Retire-toi, petit malheureux.

ROSALINE
Que nous veulent ces étrangers ? Boyet, sachez leurs intentions. S'ils parlent notre langue, nous désirons que quelque homme sensé nous instruise de leurs vues. Voyez ce qu'ils veulent.

BOYET
Que demandez-vous de la princesse ?

BIRON
Rien que la paix et une galante visite.

ROSALINE
Eh bien ! que demandent-ils ?

BOYET
Rien que la paix et l'honneur de vous visiter.

ROSALINE
Tout cela leur est accordé, ainsi dites-leur de se retirer.

BOYET
[*à* BIRON] Elle dit que vous avez tout cela, et que vous pouvez vous retirer.

LE ROI
Dites-lui que nous avons mesuré bien des milles, pour danser un menuet avec elle sur ce gazon.

BOYET
Ils disent qu'ils ont mesuré bien des milles pour danser un menuet avec vous sur ce gazon.

ROSALINE
Ce n'est pas cela.–Demandez-leur combien il y a de pouces dans un mille ; s'il est vrai qu'ils aient mesuré bien des milles, ils nous diront aisément la mesure d'un mille.

BOYET
Si pour venir ici vous avez mesuré des milles, et plusieurs, la princesse vous charge de lui dire combien il faut de pouces pour compléter un mille.

BIRON
Dites-lui que nous les mesurons par des pas ennuyés.

BOYET
Elle a entendu elle-même votre réponse.

ROSALINE
Hé ! combien de pas ennuyés, dans le nombre des milles ennuyeux que vous avez parcourus, compte-t-on dans l'espace d'un mille ?

BIRON
Nous ne comptons rien de ce que nous faisons pour vous.–Notre zèle est si grand, si inépuisable, que nous pouvons toujours prendre cette peine sans les compter. Daignez nous montrer le soleil de vos traits, afin que, comme les sauvages, nous puissions l'adorer.

ROSALINE
Mon visage n'est qu'une lune et voilée de nuages.

LE ROI
Heureux les nuages qui seraient comme ceux qui vous cachent. Daignez, brillante lune, et vous, belles étoiles de sa cour, écarter ces nuages et laisser tomber vos rayons sur nos yeux humides.

ROSALINE
O frivole demande ! demandez quelque chose de plus intéressant ; ce que vous venez de demander n'est qu'un clair de lune dans l'eau.

LE ROI
Eh bien ! pour changer, accordez-nous un tour de danse ; vous m'ordonnez de vous faire une demande, celle-là n'a rien d'étrange.

ROSALINE
Allons, musiciens, jouez ; allons, il faut faire ce tour promptement.–Non, pas encore. Point de danse.–Je change comme la lune.

LE ROI
Ne voulez-vous pas danser ? Comment avez-vous changé sitôt ?

ROSALINE
Vous avez pris la lune dans son plein ; mais à présent sa phase est changée.

LE ROI
Et cependant elle est toujours la lune, et moi je suis l'homme de la lune. La musique joue, accordez-nous quelques mouvements pour la suivre.

ROSALINE
Nos oreilles la suivent.

LE ROI
Mais il faudrait que vos pas la suivissent en même temps.

ROSALINE
Puisque vous êtes des étrangers, et qu'un hasard vous a conduits ici, nous ne serons pas si dédaigneuses ; prenez nos mains.–Nous ne voulons pas danser.

LE ROI
Pourquoi donc prenez-vous nos mains ?

ROSALINE
Uniquement pour nous quitter en amis.–Voilà ma révérence, mes beaux galants ; et là finit le menuet.

LE ROI
De grâce, un peu plus de cette mesure encore ; ne soyez pas si réservées.

ROSALINE
Nous ne pouvons pas vous en donner davantage pour le prix.

LE ROI
Daignez donc vous priser vous-mêmes ; à quel prix peut-on acheter votre compagnie ?

ROSALINE
Par votre absence, et point d'autre.

LE ROI
Cela ne peut pas être.

ROSALINE
En ce cas, il est impossible de nous acheter ; ainsi, adieu. Un double adieu à votre masque, et une moitié d'adieu pour vous.

LE ROI
Si vous refusez de danser, accordez-nous du moins la grâce d'un plus long entretien.

ROSALINE
En secret donc ?

LE ROI
Je n'en serai que plus enchanté.
[*Ils se parlent à part.*]

BIRON
[*à* LA PRINCESSE] Belle maîtresse à la main d'albâtre, un mot de douceur avec vous.

LA PRINCESSE
Miel, lait et sucre, voilà trois mots.

BIRON
Et deux fois trois, si vous devenez si friande ; hydromel, moût de bière et malvoisie ; dé bien jeté ! voilà une demi-douzaine de douceurs.

LA PRINCESSE
Septième douceur, adieu. Puisque vous avez le secret de piper les dés, je ne veux plus jouer avec vous.

BIRON
Un mot en secret.

LA PRINCESSE
Oh ! je vous prie, que ce mot ne soit pas une douceur !

BIRON
Vous aigrissez ma bile.

LA PRINCESSE
La bile ? ce mot est amer.

BIRON
En ce cas il est à propos.
[*Ils causent tous bas.*]

DUMAINE
[*à* MARIE] Voulez-vous me faire la grâce d'échanger un mot avec moi.

MARIE
Nommez-le.

DUMAINE
Belle dame.

MARIE
Parlez-vous ainsi ? beau seigneur.–Voilà pour votre belle dame.

DUMAINE
Si c'est votre bon plaisir, encore un mot en secret. C'est pour vous dire

adieu.

[*Ils s'entretiennent en secret.*]

CATHERINE
[*à* LONGUEVILLE] Quoi donc ? votre masque est-il sans langue ?

LONGUEVILLE
Je sais pourquoi, belle dame, vous me faites cette question.

CATHERINE
Oh ! voyons votre raison. Vite, monsieur, je brûle de la savoir.

LONGUEVILLE
Vous avez une double langue dans votre masque, et vous devriez en céder une moitié à mon masque muet.

CATHERINE
Veal, dit le Hollandais ! *veal* ne veut-il pas dire veau ?

LONGUEVILLE
Un veau, belle dame.

CATHERINE
Non, un beau seigneur, veau.

LONGUEVILLE
Partageons le mot.

CATHERINE
Non, je ne veux pas être votre moitié, gardez tout ; cela pourra devenir un boeuf.

LONGUEVILLE
Holà ! comme vous vous buttez dans ces pointes de raillerie. Voudriez-vous donner des cornes, chaste dame ? n'en faites rien.

CATHERINE
Mourez donc, veau, avant que les cornes vous poussent.

LONGUEVILLE
Un mot à part avec vous, avant de mourir.

CATHERINE
Parlez donc bas, de peur que le boucher n'entende. (Ils causent à part.)

BOYET
La langue des filles caustiques est aussi tranchante que le fil invisible du rasoir ; elle peut couper un cheveu imperceptible, si fin, qu'il échappe à la vue. La finesse de leurs traits est au-dessus de toute imagination : leurs saillies ont des ailes plus rapides que les boulets, que le vent, que la pensée, et tout ce qu'il y a de plus rapide.

ROSALINE
Pas un mot de plus, mes filles. Rompons, rompons l'entretien.

BIRON
Par le ciel, il faut nous retirer bafoués, et le gosier sec.

LE ROI
Adieu, folles ; vous avez un bien pauvre esprit. [LE ROI*, les seigneurs,* MOTH*, les musiciens et la suite s'en vont.*]

LA PRINCESSE
Vingt fois adieu, mes Moscovites gelés. Est-ce là cette génération d'esprits si admirés ?

BOYET
Des lumières qu'un léger souffle de votre bouche a éteintes.

ROSALINE
Ces esprits chargés d'embonpoint ; grossiers, grossiers, épais, épais.

LA PRINCESSE
Le pauvre esprit pour l'esprit d'un roi ! Les déplorables railleries ! croyez-vous qu'ils ne se pendront pas de désespoir cette nuit ? ou qu'ils oseront montrer de nouveau leurs visages, autrement que sous le masque ? Ce Biron qu'on dit si ingénieux était tout décontenancé.

ROSALINE
Oh ! ils étaient là dans la plus déplorable situation : encore un bon mot, et le roi se mettait à pleurer.

LA PRINCESSE
Biron a juré, tout décontenancé.

MARIE
Dumaine et son épée étaient à mon service ; non point, lui ai-je dit : et aussitôt mon beau serviteur est resté muet.

CATHERINE
Le seigneur Longueville m'a dit que j'avais dompté son coeur ; et savez-vous comment il m'a appelée ?

LA PRINCESSE
Mal de coeur peut-être ?

CATHERINE
Oui, d'honneur.

LA PRINCESSE
Va-t'en, mal de coeur toi-même.

ROSALINE
Allons, on trouverait aisément de meilleurs esprits parmi les docteurs en bonnet selon les statuts[65].–Mais, savez-vous une chose ? Le roi a juré qu'il était amoureux de moi.

LA PRINCESSE
Et le subtil Biron m'a engagé sa foi.

CATHERINE
Et Longueville était né pour me servir.

MARIE
Dumaine est à moi, aussi inséparable que l'écorce l'est de l'arbre.

BOYET
Madame, et vous, mes jolies nymphes, prêtez-moi l'oreille, ils vont revenir tout à l'heure ici sous leur forme naturelle : car il n'est pas possible qu'ils digèrent jamais ce cruel affront.

LA PRINCESSE
Ils vont revenir, dites-vous ?

BOYET
Ils reviendront, ils reviendront, Dieu le sait ; et vous les verrez danser de joie, quoique vous les ayez renvoyés estropiés à force de coups. Ainsi, changez de couleurs, et, lorsqu'ils reparaîtront en ce lieu, épanouissez-vous comme de belles roses au souffle de l'été.

65. Le bonnet de statut. Un acte du parlement enjoignit aux personnes au-dessus de six ans de porter, les dimanches et jours de fête, un bonnet de laine fabriqué en Angleterre : il n'y avait d'exception que pour la noblesse.

LA PRINCESSE
Qu'entendez-vous par épanouir ? Qu'entendez-vous par là ? Parlez de façon qu'on vous entende.

BOYET
De belles dames masquées sont des roses dans le bouton. Démasquées, et montrant leur incarnat et leurs douces nuances, ce sont des anges sortis des nuages, ou des roses épanouies.

LA PRINCESSE
Laissez là vos ambiguïtés. Que ferons-nous, s'ils reviennent nous faire la cour en face ?

ROSALINE
Ma chère princesse, si vous voulez vous laisser conduire par mes avis, raillons-les encore en face, comme nous les avons raillés masqués. Plaignons-nous à eux de ce qu'il est venu ici des fous déguisés en Moscovites, dans un accoutrement bizarre, et demandons avec étonnement ce que pouvaient être ces aventuriers, quel était le but de leur plate comédie, de leur prologue grossier, de tout leur procédé si ridicule, et de leur arrivée dans notre tente.

BOYET
Mesdames, retirez-vous : nos galants sont à deux pas.

LA PRINCESSE
Courons à nos tentes, comme des chevreuils fuyant dans la plaine.

[LA PRINCESSE *sort avec ses femmes.*]

[*Entrent* LE ROI, BIRON, LONGUEVILLE *et* DUMAINE *dans leur costume habituel.*]

LE ROI
[*à* BOYET] Salut, beau chevalier ; où est la princesse ?

BOYET
Elle s'est retirée dans sa tente : Votre Majesté a-t-elle à me charger de quelques ordres pour elle ?

LE ROI
Dites-lui que je la prie de m'accorder une minute d'audience.

BOYET
Je vais la lui demander, sire ; et je sais qu'elle vous l'accordera.

[BOYET *sort.*]

BIRON
Cet homme se gorge d'esprit comme les pigeons de pois[66], et il se dégorge quand il plaît à Dieu. Colporteur de bons mots, il revend sa denrée aux vigiles des fêtes, aux assemblées, aux marchés, aux foires ; et nous qui le vendons en gros, Dieu le sait, nous n'avons pas l'avantage de l'étaler, comme lui, en vue des chalands. Ce galant sait accrocher les jeunes filles à sa manche, comme une épingle. S'il eût été Adam il aurait tenté Ève : il sait découper les viandes et grasseyer. Quoi ! c'est lui qui baisait sa main en signe de politesse ; c'est le singe des belles manières, c'est monsieur le précieux ; quand il joue au trictrac, il fait gronder les dés en termes choisis, il chante le ténor avec grâce, et dans l'art de maître des cérémonies, le surpasse qui pourra. Les dames l'appellent mon cher coeur ; chaque degré que son pied foule en montant, le baise et le caresse : c'est une fleur qui s'épanouit, qui sourit à chacun pour montrer ses dents blanches comme des os de baleine.–Et toutes les consciences qui ne veulent pas mourir endettées lui donnent le titre mérité de Boyet à la langue mielleuse.

LE ROI
Que les aphthes saisissent sa langue emmiellée, je le lui souhaite de tout mon coeur, pour le punir d'avoir déconcerté le page d'Armado dans son rôle !

[*Entrent* LA PRINCESSE, ROSALINE, MARIE, CATHERINE, BOYET, *et suite.*]

BIRON
Regardez, voilà qu'on vient !–Savoir-vivre ! qu'étais-tu avant que cet homme t'enseignât, et qu'es-tu maintenant ?

LE ROI
Salut, aimable princesse, et bonjour.

LA PRINCESSE
Bonjour dans un salut[67], ce n'est pas très-bien, je crois.

66. Proverbe populaire.

LE ROI
Interprétez mieux mes paroles.

LA PRINCESSE
Faites-moi de meilleurs souhaits, je vous le permets.

LE ROI
Nous sommes venus vous rendre visite, et nous nous proposons aujourd'hui de vous conduire à notre cour : accordez-nous cette faveur.

LA PRINCESSE
Je ne sortirai point de ce parc ; et songez à observer votre voeu. Ni Dieu ni moi n'aimons les hommes parjures.

LE ROI
Ne me faites pas un crime d'une faute dont vous êtes la cause. C'est la vertu de vos yeux qui me force à rompre mon serment.

LA PRINCESSE
Vous appelez vertu ce qui n'en est pas une ; vous auriez dû dire vice, car jamais la vertu n'a l'effet de faire violer les serments des hommes. Par mon honneur virginal, aussi pur que le lis encore intact, je proteste que, quand on me ferait souffrir les plus horribles tourments, je ne consentirais jamais à accepter un asile dans votre palais, tant j'abhorre d'être cause qu'on viole des serments faits au ciel avec sincérité.

LE ROI
Oh ! vous avez mené ici une vie solitaire et triste, sans voir le monde, sans recevoir la moindre visite ; et c'est une honte pour nous.

LA PRINCESSE
Non pas, seigneur ; il n'en est pas ainsi, je vous le jure. Nous avons eu ici des divertissements et des amusements fort agréables. Il n'y a pas encore longtemps qu'une troupe de Russes vient de nous quitter.

LE ROI
Comment, madame, des Russes ?

LA PRINCESSE
Oui, d'honneur, seigneur ; de braves galants, pleins de politesse, tout brillants de magnificence.

---

67. Hail, salut et grêle.

ROSALINE
Madame, dites la vérité.–Ce portrait ne leur ressemble pas, seigneur. C'est par politesse, et pour se conformer au ton de nos jours, que la princesse leur donne un éloge qu'ils ne méritent pas. Il est bien vrai que nous quatre nous avons été abordées par quatre galants en habits russes ; ils sont restés ici une heure, et ont beaucoup parlé ; mais pendant toute cette heure, seigneur, nous n'avons pas eu le bonheur de leur entendre dire un mot heureux. Je n'ose pas les appeler des fous, mais ce que je crois, c'est que quand ils ont soif, il y a des fous qui auraient bien envie de boire.

BIRON
Cette plaisanterie me sèche le gosier à moi.–Ma belle, ma charmante, votre esprit tourne la sagesse en folie : lorsque nos yeux veulent saluer l'oeil enflammé des cieux, à force de lumière nous perdons la lumière ; votre talent est éblouissant comme lui ; auprès de votre sagesse, la sagesse d'autrui ne paraît que folie ; et ce qu'il y a de plus riche nous paraît pauvreté.

ROSALINE
Ce que vous dites annonce que vous êtes riche et sage ; car à mes yeux...

BIRON
Je suis un fou, dénué de tout, n'est-ce pas ?

ROSALINE
Si ce n'est que vous prenez ce qui vous appartient, il serait mal à vous de m'arracher les paroles de la bouche.

BIRON
Oh ! je suis tout à vous, avec tout ce que je possède.

ROSALINE
Un fou tout entier à moi ?

BIRON
Je ne puis vous donner moins.

ROSALINE
Quel était, dans les masques, celui que vous portiez ?

BIRON
Où cela ? Quand ? Quel masque ? Pourquoi me demandez-vous cela ?

ROSALINE
Hé ! là même, dans ce temps-là même, ce masque, oui, cet étui superflu, qui montrait le plus beau visage et cachait le plus laid.

LE ROI
[*à ceux de sa suite*] Nous sommes découverts : elles vont nous accabler de leurs railleries.

DUMAINE
Avouons tout, et tournons la chose en plaisanterie.

LA PRINCESSE
[*au roi*] Quoi ! vous restez confondu, seigneur ? Pourquoi Votre Altesse a-t-elle l'air si sérieux ?

ROSALINE
Au secours ! tenez-lui le front ; pourquoi pâlissez-vous ? Le mal de mer, je crois : ils viennent de Moscovie.

BIRON
Ainsi, les étoiles versent les calamités pour punir le parjure : quel front d'airain pourrait y résister ?–Me voici en butte à vos traits, belle dame ; lancez sur moi toutes les bordées de votre science ; écrasez-moi de vos affronts ; accablez-moi de vos moqueries ; hachez-moi du tranchant de vos épigrammes. Ah ! je ne viendrai plus vous prier de danser ; je ne viendrai plus vous faire ma cour en habit russe.–Oh ! je ne me fierai plus aux harangues étudiées, ni aux mouvements de la langue d'un page ; je ne viendrai plus visiter mon amie en masque, ni faire ma cour en rimes semblables aux chansons d'un aveugle jouant de la harpe ; adieu phrases de taffetas, compliments soyeux, hyperboles à triple étage, affectation recherchée et figures pédantesques ! ces insectes bourdonnants m'ont soufflé comme un ballon ; je les abjure, et je proteste ici, par ce gant si blanc (combien la main l'est encore davantage, Dieu le sait !), que désormais, en faisant ma cour, l'expression de mes sentiments sera énoncée par des oui et des non, de l'étoffe la plus unie et la plus simple ; et, pour commencer ma réforme, ma belle, que Dieu m'assiste, oui, comme mon amour pour vous est ferme et constant, de la trempe la plus pure, sans paille ni alliage !

ROSALINE
Sans *sans*[68], je vous prie.

68. C'est-à-dire sans mot français. Biron avait répété le mot sans.

BIRON
Il me reste encore un brin de mon ancienne rage.–Daignez me supporter : je suis un malade ; je me déferai de cela par degrés. Attendez : voyons.–Écrivez sur ces trois personnes : «Que le Seigneur ait pitié de nous [69] !» Ils sont infectés ; le mal est dans leurs coeurs : ils ont la peste ; ils l'ont gagnée de vos yeux. Ces braves seigneurs sont visités par la colère du ciel ; et vous n'en êtes pas exemptes, mesdames ; je vois sur vous les signes de la main de Dieu.

LA PRINCESSE
Ceux qui nous ont donné ces signes en doivent être délivrés.

BIRON
Nos États sont confisqués ; ne cherchez pas à achever de nous détruire.

ROSALINE
Pas du tout ! Comment se pourrait-il que vous fussiez confisqués ? c'est vous qui faites le procès [70].

BIRON
Ah ! paix ! Je ne veux plus avoir d'affaire avec vous.

ROSALINE
Vous n'aurez pas non plus affaire à moi, si ma volonté s'accomplit.

BIRON
Parlez pour vous-même : mon esprit est à bout.

LE ROI
[*à* LA PRINCESSE] Enseignez-nous, belle princesse, quelque belle excuse pour notre grave offense.

LA PRINCESSE
La plus belle excuse, c'est l'aveu. N'étiez-vous pas ici, il n'y a qu'un moment, tous déguisés ?

LE ROI
J'y étais, madame.

LA PRINCESSE
Et avez-vous reçu une bonne leçon ?

69. Inscription placée sur l'hospice des pestiférés.
70. Équivoque sur sue, procès et offre, hommage, demande, supplique.

LE ROI
Oui, certes, madame.

LA PRINCESSE
Et lorsque vous étiez ici, qu'avez-vous murmuré à l'oreille de votre dame ?

LE ROI
Que je la prisais plus que tous les trésors du monde entier.

LA PRINCESSE
Et lorsqu'elle vous sommera de tenir votre promesse, vous la repousserez.

LE ROI
Non, sur mon honneur.

LA PRINCESSE
Allons, allons, modérez-vous : après un premier serment violé, vous ne vous faites aucun scrupule de vous parjurer encore.

LE ROI
Méprisez-moi si jamais je viole ce serment que j'ai fait.

LA PRINCESSE
Je vous mépriserai donc ; et un peu de modération.–Rosaline, que vous a murmuré ce Russe tout bas dans l'oreille ?

ROSALINE
Madame, il a juré que je lui étais chère et précieuse comme la prunelle de l'oeil, et il m'a élevée au-dessus du prix de cet univers, ajoutant, de plus, qu'il m'épouserait, ou qu'il mourrait mon amant.

LA PRINCESSE
Dieu te donne joie de lui ! Le noble prince tient bien honorablement sa promesse !

LE ROI
Que voulez-vous dire, madame ? Sur ma vie, sur ma foi, je n'ai jamais fait pareil serment à cette dame.

ROSALINE
Par le ciel, vous l'avez fait ; et, pour le confirmer, vous m'avez fait ce présent ; mais reprenez-le, monsieur, le voilà.

LE ROI
Ce présent, c'est à la princesse que je l'ai donné avec ma foi. Je l'ai bien distinguée à ce joyau qu'elle portait sur sa manche.

LA PRINCESSE
Pardonnez-moi, seigneur ; c'était elle qui portait ce joyau ; quant à moi, c'est le seigneur Biron, je lui en rends grâces, qui est mon amant.–Eh bien ! Biron, voulez-vous de moi, ou voulez-vous que je vous rende votre perle ?

BIRON
Ni l'un ni l'autre ; je vous les abandonne tous deux.–Je devine le fin mot.–Il y a eu ici un complot (parce qu'elles ont été instruites d'avance de notre divertissement) ; elles ont tout disposé pour le battre en ruine comme une comédie de Noël. Quelque rediseur, quelque patelin, quelque mauvais bouffon, quelque flagorneur, quelque écuyer tranchant, quelque plaisant à qui l'excès du rire a ridé les joues, et qui sait comment il faut s'y prendre pour faire rire la princesse, lorsqu'elle est de belle humeur, a dévoilé d'avance tout notre projet ; et sur cette découverte, les dames ont changé de présents ; et nous, déçus par les couleurs auxquelles nous pensions les reconnaître, nous n'avons fait la cour qu'au signe trompeur qui nous a égarés. A présent, pour aggraver notre parjure, nous sommes parjures encore une fois, la première par notre bonne volonté, et la seconde par notre méprise. [*A* BOYET.] Et ne serait-ce pas vous-même qui auriez éventé notre secret et notre plan de divertissement pour nous rendre ainsi parjures ? N'avez-vous pas trouvé la mesure du pied de la princesse [71] ? Ne savez-vous pas toujours sourire à ses yeux, et vous tenir debout entre son dos et le feu, portant une assiette et faisant le bouffon ? Vous avez déconcerté notre page dans son discours : allez, tout vous est permis ; mourez quand vous voudrez, une jupe vous servira de linceul. Vous me lorgnez d'un oeil malin, n'est-il pas vrai ? Vous avez un oeil qui blesse comme une épée de plomb.

BOYET
Cette brave lice a été vigoureusement courue jusqu'au bout.

BIRON
Voyez, il joute encore : en voilà assez ; moi, j'ai fini.

[*Entre* COSTARD.]

71. Phrase proverbiale ; flatter quelqu'un, et s'insinuer dans ses bonnes grâces.

Te voilà venu fort à propos, «tout esprit ;» tu viens terminer une belle dispute.

COSTARD
«O mon Dieu, monsieur,» ils voudraient savoir si les trois héros [72] viendront ou non.

BIRON
Comment, est-ce qu'ils ne sont que trois ?

COSTARD
Non, monsieur ; mais cela est fort beau, car chacun en représente trois.

BIRON
Et trois fois trois font neuf.

COSTARD
Non pas, monsieur ; sous votre bon plaisir, monsieur, j'espère qu'il n'en est pas ainsi : vous ne pouvez pas demander notre interdictions [73], monsieur ; je vous le proteste, monsieur, nous savons ce que nous savons.– J'espère que trois fois trois, monsieur ?

BIRON
Ne font pas neuf ?

COSTARD
Sous votre bon plaisir, monsieur, nous savons à combien cela se monte.

BIRON
Par Jupiter, j'ai toujours pris trois fois trois pour neuf.

COSTARD
«O mon Dieu, monsieur,» vous seriez bien malheureux, si vous étiez obligé de gagner votre vie à compter, monsieur.

BIRON
Combien donc cela fait-il ?

COSTARD
«O mon Dieu, monsieur,» les parties elles-mêmes, les acteurs, monsieur, vous l'apprendront, combien cela fait. Quant à moi, je ne suis, comme on dit, que pour faire un homme dans un pauvre homme, *Pompion le*

72. Shakspeare veut tourner en ridicule l'histoire des neuf preux.
73. Nous ne sommes pas fous.

Grand, monsieur.

BIRON
Es-tu un des neuf héros ?

COSTARD
Il leur a plu de me croire digne d'être Pompion le Grand : quant à moi, je ne connais pas le rang ni le caractère de ce champion ; mais je dois le représenter.

BIRON
Va, dis-leur de se préparer.

COSTARD
Nous donnerons à cela une jolie tournure, monsieur ; nous y donnerons quelque attention.

LE ROI
Biron, ils nous feront affront ; qu'ils n'approchent pas.

[COSTARD *sort.*]

BIRON
Nous sommes à l'épreuve de la honte, mon prince ; et il y a une certaine politique à avoir un spectacle plus mauvais que celui qu'ont donné le roi et ses courtisans.

LE ROI
Qu'ils s'abstiennent de venir.

LA PRINCESSE
Allons, mon noble prince, laissez-vous gouverner par moi à présent. Souvent le spectacle plaît d'autant plus que les acteurs savent moins les moyens de plaire. Lorsque le zèle s'évertue pour contenter les spectateurs, et que la pièce expire au milieu des efforts de ceux qui la représentent, alors la ridicule confusion des caractères donne plus de gaieté, c'est ainsi qu'on voit de grands projets, conduits avec beaucoup de peine, avorter dès leur naissance.

BIRON
Une juste description de notre mascarade, seigneur !

[*Entre* ARMADO.]

ARMADO
Oint du Seigneur, j'implore de votre auguste souffle autant de temps qu'il m'en faut pour proférer une couple de mots. [*Il converse en particulier avec* LE ROI *et lui remet un papier.*]

LA PRINCESSE
Cet homme sert-il Dieu ?

BIRON
Pourquoi me faites-vous cette question, madame ?

LA PRINCESSE
C'est qu'il ne parle pas comme les hommes que Dieu a créés.

ARMADO
[*haut*] Cela est égal, mon beau, mon gracieux, mon doux monarque ; car je proteste que le maître d'école est excessivement original, trop, trop vain ; trop, trop vain ; mais nous risquerons la chose, comme on dit : *alla fortuna della guerra.* Je vous souhaite la paix de l'âme, mon royal couple.

[*Il sort.*]

LE ROI
Il y a à parier que nous aurons une belle représentation de héros. Lui, il représente Hector de Troie ; le paysan, Pompée le Grand ; le curé de la paroisse, Alexandre ; le page d'Armado, Hercule ; le pédant, Judas Machabée ; et si ces quatre héros réussissent d'abord dans leur premier rôle, les quatre changeront de costume et représenteront les cinq autres.

BIRON
Il y en a cinq dans la première pièce.

LE ROI
Non, vous vous trompez.

BIRON
Le pédant, le fanfaron, le prêtre de campagne, le fou et le page... Une vraie partie de neuf[74], et le monde entier n'en fournirait pas cinq pareils, à les prendre chacun dans leur caractère.

74. Ad novum pour novem, ancien jeu de dés.

LE ROI
Le vaisseau est à la voile, et le voilà qui cingle en pleine mer.
[*On apporte des sièges.*]

[*Entre* COSTARD *représentant Pompée.*]

COSTARD
Moi, je suis Pompée.

BOYET
Vous mentez, vous n'êtes pas Pompée.

COSTARD
Je suis Pompée....

BOYET
Avec la tête d'un léopard sur le genou.

BIRON
Bien dit, vieux railleur ; il faut que je me réconcilie avec toi.

COSTARD
Je suis Pompée, Pompée surnommé *le gros*.

DUMAINE
[*le reprenant*] Le grand.

COSTARD
Oui, c'est le grand, monsieur : Pompée surnommé *le grand*, qui, souvent dans le champ de bataille, avec mon bouclier et mon épée, ai fait suer mon ennemi. Voyageant le long de cette côte, je suis venu ici par hasard, et je dépose mes armes aux pieds de cette belle damoiselle de France. [*A* LA PRINCESSE.] Si Votre Altesse voulait dire : Pompée, je vous rends grâces, j'aurais fini.

LA PRINCESSE
Grand merci, grand Pompée.

COSTARD
Je n'en méritais pas tant, mais je me flatte que j'ai été parfait ; je n'ai fait qu'une petite faute dans le mot *grand*.

BIRON
Mon chapeau contre un sou que Pompée est le meilleur des neuf héros.

[*Entre* NATHANIEL *représentant Alexandre.*]

NATHANIEL
Lorsque je vivais dans le monde, j'étais le monarque du monde ; j'étendis ma puissance et mes conquêtes à l'orient, à l'occident, au nord et au midi ; mon écusson annonce clairement que je suis Alisandre.

BOYET
Votre nez dit que non, que vous ne l'êtes pas ; car il est trop droit.

BIRON
[*à* BOYET] Votre nez sent à merveille que non, mon chevalier au flair délicat.

LA PRINCESSE
Le conquérant est tout en désarroi ; continuez, bon Alexandre.

NATHANIEL
Lorsque je vivais dans le monde, j'étais le maître du monde.

BOYET
Rien de plus vrai ; cela est juste, vous l'étiez, Alisandre.

BIRON
Pompée le Grand !

COSTARD
Votre serviteur, et Costard.

BIRON
Enlève le conquérant, enlève Alisandre !

COSTARD
Oh ! monsieur, vous avez mis en déroute Alisandre le conquérant. [*A* NATHANIEL.] Tu seras pour cela dépouillé de ton habit de représentation ; et ton lion, qui tient sa hache d'armes, assis sur une chaise de garde-robe, sera donné à un Ajax, et ce sera lui qui sera le neuvième héros. Un conquérant qui tremble de parler ! Fuis de honte, Alisandre.

[NATHANIEL *sort.*]

S'il vous plaît, c'est un bon homme imbécile, un honnête homme, voyez-vous, et bientôt mis en déroute ! C'est un excellent voisin, en vérité, et un fort bon joueur de boule.... Mais, pour Alisandre, hélas ! vous voyez

ce que c'est, il s'est un peu trompé dans son rôle. Mais voilà des héros qui expliqueront leur pensée un peu mieux.

BIRON
Rangez-vous de ce côté, bon Pompée.
HOLOFERNE, [*montrant le page* MOTH].
Le grand Hercule est représenté par ce marmot,
Lui dont la massue a tué Cerbère, ce *Canus*[75] à triple tête ;
Et lorsqu'il n'était encore qu'un nain, qu'un petit enfant au berceau,
Il vous étranglait ainsi les serpents dans ses *manus*
Quoniam, il semble être ici dans la minorité.
Ergo, je viens avec cette apologie.–

Conserve quelque majesté dans ton *exit*, et disparais.

[*Entrent* HOLOFERNE *représentant Judas Machabée, et* MOTH *représentant Hercule.*]

[*A* MOTH.]

[MOTH *sort.*]

HOLOFERNE
[*continuant*] Je suis Judas....

DUMAINE
Un Judas !

HOLOFERNE
Non pas l'Iscariote, monsieur.–Je suis Judas, nommé *Macchabæus.*

DUMAINE
Un Judas Machabée tondu[76] est un vrai Judas nu.

BIRON
Un traître qui donne des baisers ! Comment es-tu devenu Judas ?

HOLOFERNE
Je suis Judas.

75. Pour canis, chien.
76. Y cleped nommé, et clipt, tondu.

DUMAINE
A ta plus grande honte, Judas.

HOLOFERNE
Que prétendez-vous, monsieur ?

DUMAINE
Faire que Judas se pende lui-même.

HOLOFERNE
Commencez, monsieur ; vous êtes mon aîné.

BIRON
Bien répondu : Judas fut pendu à un sureau.

HOLOFERNE
Je ne me laisserai pas déconcerter.

BIRON
Parce que tu es dévisagé [77].

HOLOFERNE
Qu'est-ce que c'est que cela ?

BOYET
Une tête de cistre.

DUMAINE
La tête d'une épingle à cheveux.

BIRON
Une tête de mort dans une bague.

LONGUEVILLE
La face d'une vieille médaille romaine, à demi effacée.

BOYET
Le pommeau du sabre de César.

DUMAINE
La tête sculptée en os d'une cartouche de soldat.

77. To out face one, dévisager quelqu'un.

BIRON
Une demi-joue de saint George dans une boucle.

DUMAINE
Oui, dans une boucle de plomb.

BIRON
Oui, et que porte à son chapeau un arracheur de dents. Et à présent, poursuis ; car nous t'avons mis en bonne contenance.

HOLOFERNE
Vous m'avez mis hors de contenance.

BIRON
Tu mens ; nous t'avons donné des physionomies.

HOLOFERNE
Mais vous les avez toutes dévisagées.

BIRON
C'est ce que nous te ferions si tu étais un lion.

BOYET
Mais comme c'est un âne, qu'il s'en aille : et là-dessus, adieu, cher Jude ; pourquoi restes-tu ?

DUMAINE
Pour la fin de son nom.

BIRON
Pour l'âne ajouté au Jude : donnez-la-lui.–Jud-as[78], va-t'en.

HOLOFERNE
Cela n'est pas généreux, ni poli, ni honnête.

BOYET
Une lumière pour monsieur Judas, il fait nuit ; il pourrait se jeter par terre.

LA PRINCESSE
Hélas ! le pauvre Machabée, comme il a mordu à l'hameçon !

[*Entre* ARMADO, *représentant Hector*.]

78. Jude ass, pour Jude âne.

BIRON
Cache ta tête, Achille ; voici Hector qui s'avance en armes.

DUMAINE
Quand mes railleries devraient retomber sur moi, je veux m'égayer en ce moment.

LE ROI
Hector n'était qu'un Troyen [79] en comparaison de celui-ci.

BOYET
Mais est-ce bien Hector ?

DUMAINE
Je pense qu'Hector n'était pas si bien fait.

LONGUEVILLE
Sa jambe est trop grosse pour Hector.

DUMAINE
Sûrement, il est plus gras.

BOYET
Non, il est habillé au mieux en petit.

BIRON
Ce ne peut être là Hector.

DUMAINE
C'est un dieu ou un peintre, car il fait des mines.

ARMADO
L'armipotent Mars, le tout-puissant des lances, a fait à Hector un don....

DUMAINE
Une muscade dorée.

BIRON
Un citron.

LONGUEVILLE
Garni de clous de girofle [80].

79. Trojan, Troyen. Du temps de Shakspeare, sobriquet de voleur.
80. Étrennes à la mode pour la Noël.

DUMAINE
Non, fendu.

ARMADO
Paix !–Mars l'armipotent, le tout-puissant des lances, a fait un don à Hector, l'héritier d'Ilion : un homme d'une si infatigable halcine, que, sûrement, il combattrait, oui, depuis le matin jusqu'au soir, hors de sa tente. Je suis cette fleur....

DUMAINE
Cette menthe.

LONGUEVILLE
Cette violette.

ARMADO
Cher seigneur Longueville, tenez votre langue.

LONGUEVILLE
Je dois plutôt lui lâcher la bride : car elle court sur la trace d'Hector.

DUMAINE
Et Hector est un lévrier.

ARMADO
Le cher guerrier est mort et en poussière : mes chers coeurs, ne battez pas les cendres des morts. Quand il respirait, c'était un homme !– Mais je vais poursuivre mon rôle. [*A* LA PRINCESSE.] Douce royauté, accordez-moi le sens de votre ouïe.

LA PRINCESSE
Parlez, brave Hector ; vous nous faites beaucoup de plaisir.

ARMADO
J'adore la pantoufle de votre aimable grâce.

BOYET
Il l'aime au pied.

DUMAINE
Il ne pourrait pas l'aimer à l'aune.

ARMADO
Cet Hector a surpassé de bien loin Annibal.

COSTARD
Votre partie adverse, camarade Hector, est une fille perdue. Elle est à deux mois de sa carrière.

ARMADO
Que veux-tu dire ?

COSTARD
En bonne foi, si vous ne jouez pas le rôle de l'honnête Troyen, la pauvre fille est à plaindre ; elle le sent remuer : l'enfant fait déjà le fanfaron dans son ventre ; il est à vous.

ARMADO
Veux-tu me *diffamoniser* parmi les potentats ? Tu mourras.

COSTARD
Hector sera donc fouetté pour Jacquinette, dont il a troublé la vie ; et pendu pour Pompée, à qui il veut donner la mort.

DUMAINE
O rare Pompée !

BOYET
O fameux Pompée !

BIRON
Pompée plus grand que le grand, grand, grand Pompée. Pompée le géant !

DUMAINE
Hector, tremble.

BIRON
Pompée est ému. Attisez, attisez la fureur [81]. Excitez-les, excitez-les.

DUMAINE
Hector lui fera un défi.

BIRON
Oui, pour peu qu'il y ait dans son ventre autant de sang humain qu'il en faut pour le dîner d'une mouche.

81. Atis, Até, la déesse des fureurs.

ARMADO
[*à* COSTARD] Par le pôle nord, je te fais un défi.

COSTARD
Je ne veux point combattre avec un pieu [82], comme un homme du nord. Je veux me battre d'estoc et de taille : je veux me servir de l'épée.–Je vous prie, laissez-moi reprendre mes armes d'Hector.

DUMAINE
Place aux héros irrités.

COSTARD
Je veux me battre dans ma chemise.

DUMAINE
Voilà un Pompée des plus résolus !

MOTH
[*à* ARMADO] Mon maître, baissez le ton d'une note : ne voyez-vous pas que Pompée se déshabille pour le combat ? Que prétendez-vous ? Vous allez perdre votre réputation.

ARMADO
Nobles gentilshommes, nobles guerriers, pardonnez : mais je ne combattrai point en chemise.

DUMAINE
Vous ne pouvez pas le refuser : c'est Pompée qui a fait le défi.

ARMADO
Aimables gentilshommes, je le peux, et je le veux.

BIRON
Quelle est votre raison ?

ARMADO
La vérité nue de la chose, c'est que je n'ai point de chemise ; je vais en laine par pénitence.

BOYET
Cela est vrai ; et à Rome on lui a enjoint de s'abstenir de la toile ; depuis ce temps, je le jurerais, il n'en a porté aucune, si ce n'est un vieux lange de Jacquinette ; et cela il le porte près de son coeur comme

82. Pole, pôle, et pole, pieu.

un gage de sa maîtresse.

[*Entre* MERCADE.]

MERCADE
Dieu conserve vos jours, madame !

LA PRINCESSE
Soyez le bienvenu, Mercade ; vous nous faites tort pourtant, en interrompant notre divertissement.

MERCADE
J'en suis bien fâché, madame ; car la nouvelle que j'apporte pèse cruellement sur ma langue. Le roi votre père....

LA PRINCESSE
Est mort, sur ma vie ?

MERCADE
Oui, madame : mon message est fini.

BIRON
[*aux acteurs*] Messieurs les héros, retirez-vous. La scène commence à se rembrunir.

ARMADO
Quant à moi, je respire librement : j'ai jusqu'ici vu les affronts qu'on m'a faits, par le petit trou de la prudence, et je me ferai justice comme un vrai guerrier.

[*Les héros sortent.*]

LE ROI
[*à* LA PRINCESSE] Dans quelles dispositions se trouve Votre Altesse ?

LA PRINCESSE
[*à* BOYET] Boyet, préparez tout : je veux partir ce soir.

LE ROI
Non pas si vite, madame : je vous en conjure, attendez encore.

LA PRINCESSE
[*à* BOYET] Préparez-vous, vous dis-je.–[*Au roi et à ses seigneurs.*] Je vous remercie, mes gracieux seigneurs, de tous vos galants efforts pour

nous plaire : et je vous prie, du fond de mon âme qui vient d'être affligée, de daigner, dans votre rare sagesse, excuser et oublier l'excessive liberté de nos procédés et de nos contradictions. Si nous nous sommes comportées avec un excès de hardiesse dans nos mutuelles entrevues, et dans notre conversation ensemble, c'est la faute de votre politesse. [*Au roi.*] Adieu, noble prince. Un coeur oppressé de tristesse abrége les compliments. Excusez-moi si je ne donne qu'un mot de remerciement à l'importante requête que vous m'avez si facilement accordée.

LE ROI
Il n'est rien que la fuite rapide du temps ne précipite et ne modifie ; et souvent, au moment où il force les hommes à se séparer, il décide ce qui n'aurait pu se terminer que par de longues discussions. Quoique la douleur peinte sur le front d'une fille défende le sourire galant de l'amour et la prière sacrée de la tendresse, qui voudrait triompher de vos regrets : cependant, puisque l'amour a été le premier objet de nos démarches, que les nuages de la tristesse ne le détournent pas du but où il se proposait d'arriver. Pleurer des amis perdus n'est pas, il s'en faut bien, aussi salutaire, aussi avantageux que de se réjouir d'avoir gagné de nouveaux amis.

LA PRINCESSE
Je ne vous comprends point, et cela double mon chagrin.

BIRON
Des paroles franches pénètrent mieux l'oreille et la douleur : comprenez donc mieux la pensée du roi ; c'est pour votre beauté que nous avons dépensé notre temps, et que nous nous sommes si mal acquittés de nos serments. Votre beauté, belles dames, a considérablement défiguré nos caractères, en façonnant nos humeurs dans un sens tout opposé à nos intentions, et c'est là la cause de tout ce qui vous a paru ridicule en nous. L'amour est plein d'écarts qui offensent les bienséances, il est tout folâtre comme un enfant, toujours sautillant et toujours frivole ; comme il se forme par les yeux, il est comme l'oeil, rempli d'habitudes étranges, de formes bizarres ; il varie sans cesse les objets, comme l'oeil qui, en roulant, reçoit les images successives de tous les objets qui se présentent à ses regards ;–si ces bigarrures changeantes du volage amour, qui ont masqué nos caractères, ont paru, à vos beaux yeux, se mal associer avec nos serments et la gravité des personnages, ce sont ces yeux célestes, témoins de nos fautes, qui nous ont excités à les commettre. Ainsi, belles dames, puisque notre amour est vôtre, l'erreur qu'a produite l'amour est vôtre également. Si nous devenons parjures

à nous-mêmes, c'est par un parjure qui nous rend à jamais fidèles à celles qui nous font violer et garder notre foi, à vous, belles dames ; et cette fausseté qui, par elle-même, est un crime, s'épure par son objet, et devient vertu.

LA PRINCESSE
Nous avons reçu vos lettres pleines d'amour, vos présents, messagers d'amour ; et, dans notre conseil de femmes, nous les avons évalués à une simple galanterie, à une agréable plaisanterie, à une pure politesse ; comme des paroles insignifiantes, destinées à faire passer le temps ; nous n'y avons pas attaché plus d'importance que cela ; et, dans cette opinion, nous avons reçu vos propositions d'amour pour ce qu'elles valaient à nos yeux, comme un simple passe-temps.

DUMAINE
Nos lettres, madame, montraient quelque chose de plus qu'un simple badinage.

LONGUEVILLE
Et nos regards aussi.

ROSALINE
Nous n'en avons pas jugé ainsi.

LE ROI
A présent, à la dernière minute de l'heure qui nous sépare, accordez-nous votre amour.

LA PRINCESSE
Une minute est, je pense, un temps trop court pour terminer un marché éternel ; non, non, seigneur, Votre Altesse a commis un parjure, c'est un crime de la tendresse ; et en conséquence, voici ma proposition.–Si, par amour pour moi (amour encore bien gratuit de votre part), vous voulez faire quelque sacrifice, vous ferez celui-ci à ma considération. Je ne veux point me fier à votre serment ; mais allez promptement vous renfermer dans quelque ermitage solitaire et désert, éloigné de tous les plaisirs du monde ; restez-y jusqu'à ce que les douze signes célestes aient complètement rendu leur compte annuel. Si cette vie austère et privée de toute société ne change rien à votre offre faite dans l'ardeur du sang ; si les gelées, les jeûnes, la tristesse de l'habitation, et de grossiers habillements ne fanent pas cette fragile fleur d'amour, mais qu'elle résiste à cette longue épreuve, et que vos sentiments persévèrent ; alors, à l'expiration de l'année, venez me réclamer au nom du mérite de

ce noviciat ; et, je le jure par cette main virginale qui s'unit maintenant à la vôtre, je serai à vous. Jusqu'à ce terme, je vais enfermer ma triste existence dans une maison de deuil, versant les pleurs de la douleur sur le souvenir de mon père. Si vous vous refusez à cette convention, que nos mains se désunissent, sans prétendre à aucun droit sur le coeur l'un de l'autre.

LE ROI
Si je refusais cette épreuve, ou toute autre plus pénible encore ; si je refusais de laisser dormir dans le repos toutes mes facultés, que la main soudaine de la mort vienne fermer à l'instant mes yeux ; de ce moment mon coeur vole dans votre sein.

BIRON
Et moi, chère amante, et moi, quelle sera ma pénitence ?

ROSALINE
Il faut aussi vous purifier ; vos péchés sont en grand nombre, vous êtes coupable de parjure ; si donc vous prétendez à mes faveurs, vous passerez un mois à visiter les lits des malades.

DUMAINE
Et moi, ma belle, et moi, quelle sera la mienne ?

CATHERINE
Une femme !–Plus de barbe, une belle santé et l'honnêteté ; voilà les trois souhaits que forme pour vous mon amour.

DUMAINE
Puis-je répondre : «Je vous rends grâces, aimable épouse ?»

CATHERINE
Non pas, seigneur.–Pendant un an et un jour, je n'écouterai pas un mot des doux propos que les galants débitent d'un visage flatteur. Lorsque le roi viendra retrouver notre princesse, alors, si j'ai beaucoup d'amour, je vous en donnerai un peu.

DUMAINE
Je vous servirai jusqu'à ce terme avec loyauté et fidélité.

CATHERINE
Mais ne le jurez pas, de crainte d'un second parjure.

LONGUEVILLE
Et que dit Marie ?

MARIE
A la fin des douze mois révolus, j'échangerai ma robe de deuil contre un fidèle ami.

LONGUEVILLE
J'attendrai avec patience ; mais le terme est bien long.

MARIE
Il vous en ressemble mieux ; il est peu de jeunes cavaliers plus longs, plus grands que vous.

BIRON
Ma belle Rosaline médite-t-elle ? Ma maîtresse, regardez-moi, considérez la fenêtre de mon coeur, ce sont mes yeux ; voyez l'humble respect peint dans mes regards qui attendent votre réponse. Imposez-moi quelque service pour vous prouver mon amour.

ROSALINE
- J'avais souvent ouï parler de vous, seigneur Biron, avant que j'eusse eu l'avantage de vous voir, et la vaste langue de l'univers vous peignait comme un homme fécond en railleries, en comparaisons plaisantes, en sarcasmes mordants que vous lancez sur toutes les conditions qui se trouvent exposées à la merci des traits de votre esprit. Pour déraciner cette herbe amère de votre cerveau trop fertile et mériter mes bonnes grâces, si vous êtes jaloux de les acquérir (et sans cela je ne serai jamais à vous), il faut que, pendant ces douze mois, vous visitiez tous les jours les malades muets, et que vous conversiez à toute heure avec les malheureux gémissants dans leurs maux ; et votre tâche sera de réunir tous les efforts et toutes les ressources de votre esprit pour forcer au rire le malade tourmenté de faiblesse et de douleurs.

BIRON
Exciter le sourire dans la bouche de la mort ! cela ne se peut pas, cela est impossible ; la joie ne peut entrer dans une âme à l'agonie.

ROSALINE
Eh bien ! c'est là le vrai moyen de réprimer un esprit railleur, dont les écarts sont le fruit d'applaudissements indiscrets, que des auditeurs, à tête vide et rieurs, donnent à ses folies. Le succès d'un bon mot dépend de l'oreille qui l'entend, et jamais de la langue qui le dit. Ainsi donc,

si les oreilles des malades, assourdies par les clameurs de leurs propres gémissements, veulent se prêter à entendre vos vaines railleries, alors continuez sur ce ton, et je consens à vous accepter avec ce défaut ; mais si elles ne veulent pas les entendre, alors défaites-vous de ce genre d'esprit, et je vous retrouverai corrigé de ce défaut et tout joyeux de votre réforme.

BIRON
Douze mois entiers ? Allons, arrive ce qui voudra : je consens à aller plaisanter pendant douze mois dans un hôpital.

LA PRINCESSE
[*qui s'entretenait à part avec* LE ROI] Oui, noble prince ; et je prends congé de vous.

LE ROI
Non, madame ; nous voulons vous accompagner et vous mettre dans votre route.

BIRON
Notre amour ne finit pas comme nos anciennes pièces : Jeannot n'a pas sa Jeannette. Si ces dames avaient voulu, elles auraient pu donner à notre scène le dénoûment d'une comédie.

LE ROI
Allons, seigneurs, il n'y a plus que douze mois et un jour à passer, et le dénoûment viendra.

BIRON
Cela est trop long pour une pièce.

[*Entre* ARMADO.]

ARMADO
Gracieuse Majesté, daignez m'accorder....

LA PRINCESSE
N'est-ce pas là notre Hector ?

DUMAINE
Oui, le preux chevalier de Troie.

ARMADO
Que je baise votre doigt royal, et que je prenne congé de vous. Je suis lié par un voeu ; j'ai promis à Jacquinette de tenir pour l'amour d'elle la charrue pendant trois ans : mais, très-renommée Altesse, vous plaît-il d'entendre le dialogue que deux savants ont compilé à la louange de la chouette et du coucou ? Il aurait dû suivre immédiatement la fin de notre spectacle.

LE ROI
Nous le voulons bien : faites-les paraître promptement.

ARMADO
[*aux acteurs*] Holà ! avancez.

[*Entrent* HOLOFERNE, NATHANIEL, MOTH, COSTARD, *et autres.*]

De ce côté est *Hyems*, l'Hiver.–De celui-ci est *Ver*, le Printemps : l'un est ami de la *chouette*, et l'autre du *coucou.*–Printemps, commence.
LE PRINTEMPS, [*chante les deux couplets suivants*].
Quand la marguerite étoilée et la violette azurée,
Quand la primevère argentée
Et les marguerites d'or
Émaillent les prés de riantes couleurs,
Le coucou alors, de feuillage en feuillage,
Se moque des maris en chantant
Coucou,
Coucou, coucou.–O mot redoutable !
Fatal à l'oreille d'un époux.
Quand les bergers enflent leur chalumeau d'avoine ;
Quand l'alouette joyeuse sonne le réveil du laboureur ;
Quand les tourterelles se caressent, et roucoulent et murmurent,
Et que la jeune bergère blanchit son linge,
Alors, etc.
L'HIVER, [*chante à son tour*].
Quand les glaçons brillent aux toits ;
Quand le berger Guillot souffle dans ses doigts ;
Quand Pierrot entasse des souches dans le foyer ;
Quand le lait gèle et durcit dans le vase,
Que le sang se glace et que les chemins se salissent,
Alors la chouette effrayante chante dans la nuit
Toou oüe,

Tou oüe, to oüe. Note faite pour plaire !
Quand la grosse Jeanne écume son pot ;
Quand tous les vents sifflent déchaînés ;
Que la toux emporte le prône du pasteur,
Que les oiseaux sont blottis dans la neige ;
Quand le froid rougit le nez de Marianne ;
Quand les pommes rôties sifflent sur le feu,
Alors la chouette effrayante, etc.

ARMADO
Après les chants d'Apollon, Mercure offense l'oreille.–Vous, sortez de ce côté ; et vous, de celui-ci [83].

[*Tous sortent.*]

83. Holoferne représente un pédant ou maître de langues, contemporain du poëte, nommé Jean Florio, maître d'italien à Londres. Sa profession est cause qu'il débite tant de sentences italiennes dans sa conversation. Dans un de ses ouvrages il désigne clairement Shakspeare, furieux de ce qu'il l'avait joué sur le théâtre.–«Qu'Aristophane, dit-il, et ses comédiens fassent des pièces, et injurient Socrate ; tout ce qu'ils font pour le diffamer ne sert qu'à rehausser l'éclat de sa vertu.» Il parle aussi d'un sonnet d'un de ses amis (cet ami, c'était sans doute lui-même), qu'on avait parodié selon toute apparence dans le sonnet de cette pièce : The praiseful princess, etc. On voit aussi que le même Florio aimait l'allitération, cette ridicule affectation de plusieurs mots commençant par la même lettre.–Il signait, le résolu Jean Florio. C'est la férocité du caractère de cet Italien qui lui fait donner par Shakspeare le nom que Rabelais donne à son pédant Thubal, Holoferne. Warburton cite ce personnage comme un des rares exemples de satire personnelle que Shakspeare se soit permis.

This offline edition was generated from the canonical TEI text.

bookstacks.org